



**HAL**  
open science

# Marcel Bataillon : méditations sur la littérature du Siècle d'or par temps de cataclysme (1915-1945)

Mercedes Blanco

## ► To cite this version:

Mercedes Blanco. Marcel Bataillon : méditations sur la littérature du Siècle d'or par temps de cataclysme (1915-1945). Mercedes Blanco; Maria Zerari. Variations sur le Siècle d'Or : Bataillon, Cassou, Rumeau, Aubrun, Molho, Éditions hispaniques, 2018, 978-2-85355-098-7. hal-03979884

**HAL Id: hal-03979884**

**<https://hal.sorbonne-universite.fr/hal-03979884>**

Submitted on 2 Mar 2023

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# Marcel Bataillon : méditations sur la littérature du Siècle d'or par temps de cataclysme (1915-1945)

Mercedes Blanco

*Sorbonne Université, CLEA*

Marcel Bataillon avait vingt ans quand il fit les premiers pas qui devaient le conduire à devenir le plus célèbre des hispanistes français de sa génération et des suivantes. Il revendiquera toujours cette étiquette d'hispaniste, plutôt que celles de comparatiste ou d'historien de l'Humanisme et de la Renaissance auxquelles il aurait pu facilement prétendre<sup>1</sup>. Rien ne l'y prédestinait pourtant. Normalien, licencié en Langues et Littératures Classiques, il contracta en 1915 une pleurésie providentielle qui l'empêcha d'être incorporé à l'armée comme les autres normaliens de sa promotion<sup>2</sup>. Dès lors « ajourné » et disposant du temps de faire sa maîtrise, il alla passer sa convalescence à Madrid et à Séville ; ostensiblement, pour mener des recherches sur les hellénistes en Espagne au XVI<sup>e</sup> siècle, sujet qui lui avait été suggéré par Alfred Morel-Fatio ; en vérité, il était chargé, par la médiation de Pierre Paris, premier directeur de la Casa de Velázquez, d'une mission para-diplomatique : « porter aux Consuls généraux, Consuls et Vice-Consuls de France en Espagne des instructions relatives à la constitution de sous-comités de propagande », en liaison avec le Comité international de

---

<sup>1</sup> Jacques Body, membre du comité de la *Revue de Littérature comparée* lorsque Marcel Bataillon en était le directeur, en témoigne : « Marcel Bataillon a toujours placé son enseignement sous l'intitulé "hispanisme" et si une jeune faculté devait choisir de développer d'abord l'espagnol ou d'abord la littérature comparée, la réponse était simple : jamais la charrue avant les bœufs [...]. La Société française de littérature comparée ne devait pas se réduire à une association professionnelle des seuls enseignants de littérature comparée, puisque dans son esprit [...] la littérature comparée est le lieu des problèmes que rencontrent les spécialistes quand ils s'interrogent en commun sur ce qu'ils font » (« Et les enfants de nos enfants », *Revue de littérature comparée*, n° 244, 1987, p. 413-423, cit. p. 418). Il était donc un comparatiste d'une espèce un peu particulière, l'espèce qu'on aimerait voir se multiplier de ceux qui pensent que les découpages nationaux et même linguistiques amputent la littérature d'une dimension essentielle, encore davantage dans une société comme celle de la Renaissance, où les lettres sont d'abord latines. Voir Daniel-Henri Pageaux, « Marcel Bataillon entre hispanisme et comparatisme », *La lyre d'Amphion. De Thèbes à la Havane : pour une poésie sans frontières*, Paris, Presses de la Sorbonne Nouvelle, 2001, p. 37-52.

<sup>2</sup> Les normaliens des promotions de 1910, 1911, 1913 et 1914 subirent une hécatombe (sur 250 incorporés à l'infanterie, 113 morts, 111 blessés, 8 prisonniers et 18 « intacts »). C'est ce qu'indique une note du directeur de l'École normale supérieure de mai 1917 adressée au Ministère de la guerre. À partir de 1916, ils furent affectés à l'artillerie, ce qui limita les victimes, et Marcel Bataillon en profita. Voir Claude Bataillon, *Marcel Bataillon. Hispanisme et engagement. Lettres, carnets, textes retrouvés (1914-1967)*, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, 2009, p. 5.

propagande alliée constitué à Madrid en 1915<sup>3</sup>. Cette mission l'amena à parcourir les principales villes du pays et à rencontrer énormément de monde<sup>4</sup>. Le carnet où il consigna les impressions de ce voyage, retrouvé dans les archives de la famille, a été publié par Claude Bataillon dans un volume qui réunit un ensemble documentaire précieux pour la connaissance de son père et de l'atmosphère intellectuelle et universitaire de cette époque<sup>5</sup>. Le jeune homme, en passant des lettres classiques à des recherches sur des auteurs espagnols, humanistes, certes, mais peu connus hors d'Espagne, suivait une voie sur laquelle l'avait précédé celui qui deviendrait son directeur de thèse, Ernest Martinenche, bien que la conversion, chez ce Méridional, fût moins surprenante. Martinenche avait une vision quelque peu romantique de l'Espagne, même s'il avait consacré un excellent ouvrage à dénoncer les poncifs des romantiques français à son sujet<sup>6</sup>. Lui aussi y voyait, apparemment, la patrie par excellence des valeurs féodales de l'amour, de la loyauté et de l'honneur, vision que partagèrent certains de ses disciples. L'un d'entre eux, Gaspard Delpy (le directeur de l'Institut hispanique dans l'immédiate après-guerre, auquel fut dédiée la « salle Delpy » où il mourut subitement au milieu d'un cours) écrivait dans la nécrologie de Martinenche : « Il s'attachait de mieux en mieux à ce peuple, qui ne voit pas seulement dans la vie une lutte acharnée, où les forts dévorent les faibles, mais qui cherche son bonheur dans l'amour et sa beauté dans l'honneur »<sup>7</sup>.

Marcel Bataillon brida ce romantisme par un sens historique plus poussé et une discipline scientifique plus exigeante. Cependant, en 1948 il décrivait lui aussi les Espagnols

---

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 36. Il s'agissait d'organiser dans les « colonies » françaises des villes d'Espagne, avec le renfort de quelques Espagnols sympathisants de la cause, des sous-comités chargés de distribuer des brochures pour expliquer que le bon droit, et surtout la force, étaient du côté des alliés.

<sup>4</sup> « C'est ainsi qu'outre Madrid et Séville, où il faisait ses recherches, il visita un nombre considérable de villes : Cordoue, Cadix, Algésiras, Málaga, Grenade, Almería, Carthagène, Murcie, Alicante, Valence, Barcelone, Palma de Majorque, Saint-Sébastien, Bilbao, Santander, La Corogne, Vigo [...]. On reste confondu par la somme d'activités déployées, sur des plans si différents, en moins d'une année, par un jeune homme de vingt ans qui abordait l'Espagne sans rien connaître de ce pays ni de sa langue... » (Charles Amiel, « De quelques fidélités de Marcel Bataillon », dans Charles Amiel, Raymond Marcus, Jean-Claude Margolin, Augustin Redondo (dir.), *Autour de Marcel Bataillon. L'œuvre, le savant, l'homme. Études et témoignages*, Paris, De Boccard, 2004, p. 225-233).

<sup>5</sup> Claude Bataillon, *op. cit.*, p. 5-45. Outre le carnet de voyage, on trouve dans ces pages le « Rapport adressé au comité international de propagande des alliés », de la main de Marcel Bataillon.

<sup>6</sup> Ernest Martinenche, *L'Espagne et le Romantisme français*, Paris, Hachette, 1922.

<sup>7</sup> Gaspard Delpy, « Nécrologie. Ernest Martinenche », *Bulletin Hispanique*, tome 45, n° 2, 1943. p. 164-174, cit. p. 166. Cette nécrologie nous apprend que Martinenche fut d'abord professeur de lettres classiques et de rhétorique en lycée, et que sa thèse principale portait sur *La Comedia espagnole en France de Hardy à Racine*, ouvrage qui sera suivi d'un *Molière et le théâtre espagnol* (1906).

comme « *el pueblo más noble del mundo* », en s'adressant à l'ambassadeur d'Espagne à Lima ; dans une lettre, il est vrai, où il refuse au régime franquiste le moindre geste de connivence et prend ouvertement le parti des exilés qu'il a rencontrés partout en Amérique. Le peuple espagnol dont il loue la noblesse est manifestement surtout celui des vaincus de la guerre civile, resté en Espagne ou ayant trouvé refuge ailleurs.

La lettre de Bataillon provoqua chez ce diplomate un dépit que sa réponse laisse éclater avec assez peu de retenue diplomatique<sup>8</sup>. C'est qu'il était rageant de constater l'inutilité des manœuvres de séduction envers celui qui était désormais le plus illustre représentant de l'hispanisme international, trente-trois ans après ce premier voyage en Espagne de 1915-1916, qu'il entreprit, dit-on, sans connaître un mot d'espagnol, chose moins gênante alors qu'aujourd'hui, dès lors que toute l'Europe cultivée parlait français. Dans les recherches qu'il mena tout en accomplissant sa mission, qui furent consignées dans un rapport publié en 1917 dans le *Bulletin Hispanique*<sup>9</sup>, le jeune Marcel Bataillon se borna à l'un des personnages sur lesquels il devait enquêter : Hernán Núñez, el *Comendador griego*, seul des humanistes espagnols qui lui parût, à cette époque au moins, un « véritable philologue »<sup>10</sup>. Mais l'Espagne l'avait conquis, d'abord par le Prado, puis par la beauté de l'Andalousie<sup>11</sup>. Revenu en France en juillet 1916, il devait être bien vite incorporé dans l'armée en qualité de sous-lieutenant et ce qu'il vit de la guerre, où il perdit un frère, suffit à le rendre pacifiste à tout cran et à tout jamais. On ne saurait douter que ce soit là une des sources de l'intérêt qu'il porta toute sa vie à Érasme, dont l'éloquence n'a pas d'égale lorsqu'il s'agit de maudire la guerre, non seulement dans cette *Querela Pacis*, « Complainte de la paix », très tôt traduite en espagnol<sup>12</sup>, mais aussi dans un adage qui a les dimensions d'un livre, *Dulce bellum inexpertis*.

<sup>8</sup> Les brouillons de deux lettres de Marcel Bataillon à l'ambassadeur d'Espagne à Lima, Fernando María Castiella, et des extraits des réponses de l'ambassadeur ont été publiés par Claude Bataillon, *op. cit.*, p. 111-117.

<sup>9</sup> Rapport de recherche au Directeur de l'École des Hautes Études hispaniques sur l'hellénisme en Espagne et particulièrement sur Hernán Núñez de Guzmán, le Commandeur grec. Daté : « Fontainebleau, École d'artillerie, le 10 décembre 1916 »], *Bulletin Hispanique*, vol. XIX, n° 191, 2017, p. 85-89.

<sup>10</sup> « Sur le point de quitter Madrid, je n'ai encore rien vu d'intéressant [pour la recherche] sauf peut-être l'idée d'une notice sur le Commandeur grec. Il me semble que c'est le seul vrai philologue du XVI<sup>e</sup> s. espagnol. À travers la lettre de Marineo Siculos [*sic*], celle de Vergara, celles à Zurita et celles à Sepulveda, je crois apercevoir assez distinctement le bonhomme » (« Carnet de voyage de Marcel Bataillon à vingt ans en Espagne (18 décembre 1915-juin 1916) », dans Claude Bataillon, *op. cit.*, p. 18.)

<sup>11</sup> Si on en juge par le carnet de voyage précédemment cité (voir note 1).

<sup>12</sup> Francisco Escobar Borrego, « Diego López de Cortegana y Erasmo : la traducción de la *Querela pacis* (Sevilla, Jacobo Cromberger, 1520) », dans *Id.*, Samuel Díez Rebozo, Luis Rivero García (dir.), *La*

En contrepoint de l'hymne fervent à la paix qui parcourt ses écrits, Érasme n'est jamais las de railler la prétendue défense de droits légitimes qui masque l'intérêt des princes, ni d'ironiser sur les animaux héraldiques et autres parures de fauve qui dorent la violence. Sans jamais user de ces armes rhétoriques qu'Érasme affectionne – l'ironie, comme le remarque Jean-Claude Margolin, est absente des écrits de Bataillon et, semble-t-il, l'était aussi de sa conversation<sup>13</sup> – il partageait son horreur de la guerre et sa méfiance à l'égard des discours qui la justifient.

Et pourtant, Érasme, comme les autres membres du groupe des humanistes chrétiens du nord, admettait la guerre dans des cas exceptionnels pour mettre hors d'état de nuire les ennemis de la paix et concevait que l'on fût militaire et chrétien<sup>14</sup>. Plus radical, Bataillon se joindra activement à ceux qui voulaient la paix au prix de complaisances aveugles envers Hitler, tant au moment de la remilitarisation de la Rhénanie que de la conférence de Munich<sup>15</sup>. Il est vrai que la majorité des Français et des intellectuels étaient dans son cas et que peu

---

*Metamorfosis de un Inquisidor : el humanista Diego López de Cortegana (1455-1524)*, Sevilla, Universidad de Huelva/Universidad de Sevilla, 1012, p. 133-163.

<sup>13</sup> « [...] c'est l'*humanitas* de don Marcello [*sic*] qui continuera de transparaître à travers les milliers de pages de l'œuvre érasmiennne et para-érasmiennne qui nous sont données à lire ou à relire. Les plus hautes qualités morales, intellectuelles et affectives de leur auteur apparaissent à l'évidence : bonté, indulgence, tolérance, écoute attentive de l'autre, fermeté de propos et d'action, amour de la jeunesse, sens de l'élégance et de l'honneur, sens de l'humour, étranger sinon opposé à la pratique de l'ironie, cette arme redoutable que savait si bien manier son ami Érasme quand il voulait fustiger ses adversaires ou les défauts et les vices des humains. À ce titre, j'oserais affirmer que, dans l'échelle des valeurs éthiques, Marcel Bataillon devrait être placé à quelques degrés au-dessus du héros européen auquel il a voué son travail et sa vie » (Jean-Claude Margolin, art. cit., p. 27).

<sup>14</sup> C'est ce que reconnaît Bataillon dans un cours du Collège de France de 1952-1953 en commentant l'ouvrage de José Antonio Maravall, *Humanismo de las armas en Don Quijote* : « Naturalmente el humanismo fue pacifista, sobre todo el humanismo cristiano. Sin embargo, en sus sueños de gobierno perfecto, de justicia y de felicidad universales, admite que la guerra puede ser un medio de hacer que reine la paz. Así, los humanistas erasmistas de la corte de Carlos V, sobre todo Valdés, creen que es misión del Emperador hacer reinar la paz reduciendo a la impotencia por medio de las armas a los enemigos de la paz » (Marcel Bataillon, *Cervantes y el Barroco*, edición Ángela Guidi, traducción Julián Mateo Ballorca, Salamanca, Junta de Castilla y León, 2014, p. 150).

<sup>15</sup> Ses lettres à Jean Baruzi en témoignent, notamment celle du 12 avril 1935 : « Tu penses bien que je n'ai pas une excessive tendresse pour Hitler. Mais je ne peux pas trouver monstrueuse sa revendication de l'égalité des droits, ni même sa conquête brutale de l'égalité. Malgré ce geste, je persiste à croire que nous n'avons pas d'autre solution que la reconnaissance de cette égalité et une conversation d'égal à égal pour mettre frein à la folie des armements » ; et celle du 10 octobre 1938 : « [...] toute ma journée a été prise par une réunion de la Ligue des combattants de la paix [...]. C'est surtout du travail à faire qu'il a été question. Une intense propagande doit être entreprise tout de suite, qui bouscule tous les préjugés de gauche et de droite pour orienter décisivement l'opinion vers la paix désarmée et vers l'idée d'une collaboration économique entre tous les pays d'Europe » (*Lettres de Marcel Bataillon à Jean Baruzi 1921-1952. Autour de l'hispanisme*, préface de Claude Bataillon, texte établi et annoté par Simona Munari, Turin, Nino Aragno Editore, 2005, p. 189 et p. 257).

avant sa disparition il confia à son petit-fils Gilles Bataillon le regret qu'il avait de son erreur, pardonnable toutefois d'avoir été si largement partagée<sup>16</sup>.

En 1920, Bataillon était devenu agrégé d'espagnol et on lui avait accordé d'emblée une place à la Casa de Velázquez où il resterait deux ans, fréquentant cette pépinière d'érudits talentueux qu'était alors le *Centro de Estudios Históricos* dirigé par Menéndez Pidal ; pendant quatre ans encore, il continua ses recherches dans la Péninsule, mais cette fois à Lisbonne, où il enseignait la littérature française. De ce séjour lui vint l'amour du Portugal de la Renaissance et sa parfaite connaissance du portugais.

Son maître Martinenche veut que ce brillant jeune chercheur revienne à Paris, où il détient lui-même l'unique chaire hispaniste à la Sorbonne, et semble déjà lui destiner sa succession. Suivant un plan qui a l'air tout tracé<sup>17</sup>, Bataillon enseigne l'espagnol au lycée à Bordeaux (1926-29), puis devient maître de conférences à Alger tout en continuant de préparer sa thèse qu'il soutiendra en 1937. Il est toujours un modèle de professeur, par sa discipline intellectuelle et par le soin qu'il apporte à l'enseignement : ainsi, dans les quelques cours manuscrits qu'il rédigea pendant la guerre et l'Occupation, dont il sera question à la fin de cet article, on ne peut qu'admirer la clarté de la structure, le souci d'un traitement complet et méthodique des questions, l'abondance de remarques clairvoyantes et le style ferme et limpide. À Alger, il se présente aux élections de 1936 comme député indépendant dans l'alliance du Front populaire et partisan de l'accession à la citoyenneté française d'une élite « indigène », élite définie assez généreusement, et qui devait progressivement s'élargir. Les réformateurs socialistes dont il épouse le programme n'ont pas cependant un projet très clair

---

<sup>16</sup> « Un soir, alors que nous étions en train de regarder ensemble les informations télévisées, on rappela ce qu'avait été la remilitarisation de la Rhénanie en mars 1936 et les débats que cette violation flagrante du traité de Versailles avait suscités [...]. Il me relata à ce moment brièvement ce qu'avaient été les débats au sein du Comité de vigilance des intellectuels anti-fascistes sur l'attitude à prendre au lendemain de cet événement. Il me dit comment, devenu pacifiste au lendemain de son expérience de la guerre de 1914, il avait fait partie du grand nombre de ceux qui étaient partisans de temporiser. Il évoqua comment, à l'inverse, certains des intellectuels du comité avaient jugé avec raison qu'il y avait là une violation flagrante du traité de Versailles et que la réponse devait être une intervention militaire contre l'Allemagne nazie. Il conclut alors assez abruptement : « J'avais tort, eux avaient raison et avaient compris très tôt ce qu'était le nazisme ». Et il ajouta *in fine* : « Nous nous opposâmes tous à cette solution militaire, alors que celle-ci aurait épargné des millions de morts » (Gilles Bataillon, « Préface », dans Marcel Bataillon, *Les Jésuites dans l'Espagne du XVI<sup>e</sup> siècle*, Paris, Les Belles Lettres, 2009, p. 19-20).

<sup>17</sup> C'est en tout cas ce que devine Américo Castro d'après sa lettre à Bataillon de février 1929 : « Ante todo mis plácemes por haber salido de la cautividad secundaria. Argel está lejos, pero es el camino para una universidad metropolitana. A ver si es París, cuando se retire Martinenche, que será pronto ¿no? Debe hacerse doctor, cuanto antes » (*Epistolario Américo Castro y Marcel Bataillon (1923-1972)*, éd. Simona Munari, Madrid, Biblioteca Nueva/Fundación Xavier Zubiri, 2012, p. 83).

pour l'Algérie : à terme, il s'agirait d'y promouvoir une démocratie fondée sur le suffrage universel d'après le modèle français, sans que pour autant il soit question, ouvertement, d'indépendance. Homme de gauche, Bataillon accepte en cette conjoncture une alliance avec les communistes, bien qu'il n'aime ni leurs idées ni leurs pratiques et que sa pensée soit exempte de toute trace de marxisme<sup>18</sup>.

En 1937, à peine sa thèse soutenue, il devient professeur à la Faculté de Lettres de Paris, autrement dit, à la Sorbonne. De 1940 à 1945, il dirige l'Institut hispanique. Parce qu'il avait intégré quelques années plus tôt le Comité de vigilance des intellectuels anti-fascistes, dont faisaient partie des communistes, il est arrêté par la police française, sur ordre de la Gestapo, le 30 juin 1941, quelques jours après l'entrée en guerre de l'Union soviétique. Interné dans le camp militaire de Compiègne pendant une période de sept semaines, dans la section où se trouvaient les Russes blancs, Bataillon y bénéficiait d'un régime très tolérable mais pouvait craindre d'être déporté, ce qui rend admirable la sérénité de son attitude dans les lettres qu'il écrivait à sa femme. Certes on pouvait affirmer sans trop d'in vraisemblance qu'il était parfaitement innocent de toute velléité d'opinion ou d'activité hostile à l'Allemagne ou à ses alliés<sup>19</sup>. Pendant la guerre d'Espagne, il n'avait pas soutenu le camp républicain, trop entaché à ses yeux d'oscillations erratiques entre le laxisme et la répression violente, puis tombé aux mains des communistes, et son attitude ne fut pas très éloignée de celle d'Unamuno, qu'il admirait tant, en une version bien moins « tragique » et beaucoup plus tempérée<sup>20</sup>. Longtemps

---

<sup>18</sup> L'attention aux déterminants économiques est chez lui plutôt exceptionnelle, même s'il lui arrive de constater, avant tout le monde, son importance. Ainsi, il semble avoir été le premier à prendre en compte le rôle crucial de l'équilibre financier des troupes théâtrales dans l'essor de l'*auto sacramental*, dans un article qui n'a rien perdu aujourd'hui de sa pertinence : « Essai d'explication de l'*auto sacramental* », *Bulletin Hispanique*, vol. XLII, n° 3, 1940, p. 193-212.

<sup>19</sup> Voir les témoignages en sa faveur, destinés aux autorités, pendant sa période d'internement en 1941 : « M. Bataillon n'a eu qu'une activité exclusivement pacifiste, qui s'est traduite depuis 1935 par la publication de quelques rares articles dans des revues à petit tirage, connues pour leur pacifisme résolu, et dénoncées à ce titre comme « pro-fascistes » ou « pro-hitlériennes » par les communistes et leurs amis qui souhaitent la guerre contre l'Allemagne nazie. Pendant la guerre civile d'Espagne [...] il ne signa aucun manifeste politique au sujet de la guerre civile ; son seul acte fut d'adhérer au Comité pour la paix civile, présidé par Mendizabal et Maritain, comité dénoncé par les communistes comme faisant le jeu franquiste » (*Lettres de Marcel Bataillon à Jean Baruzi*, éd. cit., p. 274). Rien n'est dit d'ailleurs par l'éditrice de la correspondance sur les deux dames qui rédigèrent ce document ni sur les circonstances de sa rédaction, les raisons et le lieu de sa conservation.

<sup>20</sup> Il faudrait aussi rapprocher sa position de celle d'Américo Castro, qui fut son ami très proche pendant trente ans : « Castro se sienta entre dos fuegos, entre los "hunos" y los "hotros" que dijera Unamuno, distinguiendo entre unos y otros, claro está, pero sabiendo ver también – cuando la había – su equiparación en la barbarie. Si no puede considerarse un rasgo identitario de la generación del 14, lo cierto es que fue una experiencia muy común entre casi todos ellos : lo suyo fue una repulsa al enfrentamiento de las "dos Españas", un rechazo completo de esa dicotomía perversa que con lógica binaria pretendía explicar la entera realidad

convaincu que la domination allemande de l'Europe était inévitable, il se tint parfaitement tranquille pendant l'Occupation, sans autres soucis apparents que celui d'assurer une vie aussi normale que possible à sa femme et à ses enfants, et de remplir avec dignité sa tâche de professeur et de directeur de l'Institut hispanique. Cela ne l'empêchait pas de détester Franco, le fascisme et, bien sûr, les nazis, même s'il ne comprit que fort tard ce qu'était vraiment le régime hitlérien. Depuis 1945 jusqu'à sa retraite, en 1965, il exerça la charge de professeur au Collège de France et, après sa retraite, il continua d'écrire et de publier jusqu'à sa mort en 1977. Il vécut cette longue après-guerre entouré d'admiration et de respect, même si sa position de « prince » de l'hispanisme lui attirait des jalousies, s'il eut un peu de mal à se trouver des successeurs, et si ses opinions politiques modérées n'étaient pas du goût de tous.

Ces quelques jalons biographiques très connus et ce portrait d'un homme qu'ont déjà dépeint de nombreux articles d'hommage rédigés par des personnes qui l'ont fréquenté ou côtoyé (le mien n'ayant en propre que le détachement de qui voit les choses d'assez loin), est utile pour servir d'arrière-plan au travail de Marcel Bataillon sur la littérature du Siècle d'or. Si schématiques que soient les faits rappelés et les linéaments retracés, ils suffisent à suggérer que Bataillon, ce parfait érudit, était aussi un intellectuel, quelqu'un pour qui l'activité de recherche et d'enseignement impliquait des responsabilités éthiques et politiques et qui ne se reposait pas sur d'autres pour lui donner sens et s'interroger sur ses buts. C'est à partir de ce présumé que nous aborderons brièvement la question de ce que signifie l'étude de la littérature espagnole du Siècle d'or dans la trajectoire de Bataillon. Qu'y cherche-t-il et qu'y trouve-t-il ? Quelle place tient-elle dans ses études et en quoi l'intéresse-t-elle ? Rappelons qu'il a occupé au Collège de France une chaire sur mesure, appelée « Langues et littératures de la péninsule ibérique et de l'Amérique latine » et que les cours qu'il y a donnés portent le plus souvent sur des œuvres et des questions littéraires. Encore faut-il essayer de préciser de quelle littérature il s'agit, et à partir de quels présumés et dans quels buts elle est abordée. De cette question compliquée, je tenterai une approche très partielle, aboutissant à la période où il fut le directeur de l'Institut hispanique, dont il n'est pas indifférent qu'elle coïncide avec l'Occupation. Un peu arbitrairement, on peut en effet distinguer trois périodes dans sa carrière et dans le développement de ses travaux, étant entendu qu'il n'y a pas entre elles de véritable solution de continuité et que tout se tient et se chevauche. La première est celle qui va de la

---

española » (Francisco José Martín, « Introducción », *Epistolario Américo Castro y Marcel Bataillon (1923-1972)*, éd. cit., p. 36).



maîtrise à la célèbre thèse sur *Érasme et l'Espagne* de 1937. La deuxième – qui en un sens est une espèce de purgatoire – se place dans les années où il est professeur à Paris et bientôt directeur de l'Institut hispanique (1937-1945). La troisième est celle du Collège de France, à partir de 1945, qui ne me concernera ici que comme suite des deux premières.

## ÉRUDITION ET ENGAGEMENT ENTRE DEUX GUERRES

Alors qu'il venait à peine d'entamer son parcours d'enseignant et de chercheur, Marcel Bataillon publia en 1923 une traduction de *En torno al casticismo* d'Unamuno sous le titre *L'essence de l'Espagne. Cinq essais*<sup>21</sup>. Parallèlement, il préparait l'un de ses premiers articles, « Érasme et la Chancellerie impériale », qui parut en 1924 dans le *Bulletin Hispanique*<sup>22</sup>. Le jeune Bataillon franchissait alors les premières étapes de sa formation comme historien de la pensée morale et du sentiment religieux. Peut-être cherchait-il surtout à trouver dans le passé un modèle de l'intellectuel : un guide éclairé n'ayant de pouvoir que symbolique, dans l'humble appareil de l'amoureux de Jésus et des Belles-Lettres, mais attirant dans son orbite les puissants de ce monde, dominant leur force de son autorité comme en un sens Érasme domine l'Empereur<sup>23</sup>. Bataillon admire un certain type d'humanistes : ces philologues qui, comme Érasme, comme Vivès, comme More, sont aussi les idéologues d'une humanité unie par l'Évangile et allégée de tout ce qui sépare et divise, des dogmes esotériques, des lois particulières, de la société d'ordres.

Parallèlement, il s'intéresse à « l'essence de l'Espagne » parce qu'il croit que les nations renferment une « essence », par quoi il faut entendre peut-être moins le concept philosophique – l'essence comme ce qui fait qu'une chose est ce qu'elle est –, que l'essence des parfumeurs et des herboristes : un extrait distillé, propre à être reconnu comme tel et goûté, qui exprime ce que chaque plante a d'unique. Du reste, peu de personnes dans les années vingt

---

<sup>21</sup> Voir Miguel de Unamuno, *L'essence de l'Espagne*. Traduit de l'espagnol par Marcel Bataillon [Paris, Plon, 1923], Paris, Gallimard, 1967.

<sup>22</sup> Marcel Bataillon, « Érasme et la Chancellerie impériale », *Bulletin Hispanique*, vol. XXVI, n° 1, 1924, p. 27-34.

<sup>23</sup> « Quand on parle du mouvement érasmien en Espagne, de cet élan qui porta, il y a quatre siècles, tant de consciences espagnoles vers la *Philosophia Christi* exprimée dans l'*Enchiridion*, on ne doit pas oublier que cet érasme spontané bénéficia de la protection accordée à Érasme, vers le même temps, par la chancellerie de Charles-Quint. La souveraineté spirituelle qu'exerçait le philosophe de Rotterdam lui valut d'être recherché par les puissances temporelles : son souple génie sut ne les rebuter jamais, et utiliser leur appui sans s'y laisser asservir » (*Ibid.*, p. 27).

n'échappent à cette croyance qui sera peu à peu abandonnée dans l'après-guerre. Jean Cassou, dans la section « Lettres espagnoles » qu'il tint au *Mercur de France* – nous renvoyons à la belle étude sur Cassou que publie Maria Zerari dans ce même volume –, présente ainsi ce livre :

C'est *En torno al casticismo* que vient de traduire M. Marcel Bataillon sous le titre *L'Essence de l'Espagne* pour la collection d'auteurs étrangers publiée par M. Charles Du Bos. M. Bataillon, qui est un excellent hispanisant, révèle dans les quelques pages de sa préface une puissance de synthèse tout à fait notable... Le point vital du volume est l'essai sur la mystique, activité suprême de la race espagnole, celle par laquelle celle-ci a cherché à atteindre une unité, à faire l'accord entre les dissociations brutales qu'elle s'est toujours plu à établir dans tous les domaines. Mais, aux excès du mysticisme, Unamuno oppose l'effort du platonicien Luis de León, le seul artiste espagnol peut-être qui ait senti la nature, et aussi la musique, non point ce rythme pur et cette danse ardente fondamentalement espagnols, mais l'harmonie sereine, image de l'harmonie du monde. Ici encore apparaît la volonté d'opposer à un nationalisme et à un traditionalisme mal compris la nécessité d'un humanisme et d'une européisation qui, selon lui, pourront régénérer l'Espagne et la sortir de son marasme<sup>24</sup>.

Ces lignes paraphrasent l'introduction de Bataillon à une traduction aussi impeccable qu'inspirée. Le jeune hispaniste trouve chez Unamuno quelqu'un qui, à l'instar de lui-même, voudrait concilier l'amour d'une Espagne éternelle, dont le mysticisme serait la cristallisation la plus pure, et l'appel à une métamorphose, à une régénération platonicienne, harmonieuse, rationaliste, européenne. Il dit avoir choisi de traduire « casticismo » par « l'essence de l'Espagne » parce qu'un titre ne doit pas être une énigme :

Nous substituons, écrit-il, à ce titre un autre, qui vise seulement à souligner l'intérêt principal de ce livre pour le public français.

L'obligation n'en est que plus rigoureuse de marquer tout de suite en quoi ce livre dépasse l'Espagne. Il s'agit de l'individualité spirituelle des nations : chaque nation posera-t-elle la sienne comme un idéal ? Ou bien comme un problème, comme un fait qu'il faudra circonscrire, peut-être dissoudre ? Selon que nous verrons dans le caractère national un visage dont la beauté pure ou forte s'impose comme la norme unique, ou bien une limitation, indéfinie et momentanée, d'innombrables possibilités humaines, deux attitudes esthétiques, deux politiques intellectuelles en résulteront.

Il faut convenir, pourtant, que le problème est espagnol au premier chef : on pourrait presque dire que c'est le problème espagnol par excellence, depuis que l'Espagne a pris conscience de la singularité de sa position parmi les nations occidentales<sup>25</sup>.

Le thème de la thèse alors à ses débuts, et qui nécessitera encore quatorze ans de travail, joint ces deux versants de ses passions et curiosités : le projet, reflété dans le titre définitif, *Érasme et l'Espagne*, suggère le face-à-face d'un intellectuel qui est chez lui partout et d'une

---

<sup>24</sup> Jean Cassou, « Lettres espagnoles », *Mercur de France*, vol. CLXV, n° 601, 1923, p. 237.

<sup>25</sup> M. de Unamuno, *op. cit.*, p. 7.

nation bien circonscrite dans ses frontières. C'est pourquoi l'article sur « Érasme et la Chancellerie impériale » est le pendant, en ces premières années vingt, de la traduction de *En torno al casticismo*. Miguel de Unamuno devait être peu après déporté à Fuerteventura par la dictature de Primo de Rivera et Bataillon lui écrira en cette occasion une lettre d'une véhémence insolite, débordante de colère et de compassion, première de ses interventions en faveur des persécutés des régimes autoritaires qui se multiplieront pendant et après la guerre d'Espagne<sup>26</sup>. En même temps, il travaille à cette thèse dans laquelle l'identité de l'Espagne est traitée comme un problème : non pas un problème métaphysique qui affecte une mythique psyché collective, mais un problème historique et politique qui se pose en situation de crise ou de mutation profonde et se posera tant qu'il y aura des Espagnols, toujours de manière différente, et en touchant très inégalement les personnes et les groupes. Il montrera que ce problème était déjà présent en termes spécialement aigus et riches de sens à l'époque de Charles Quint, de Luther et d'Érasme, en un temps où de nombreux descendants de juifs convertis apportaient au clergé et aux professions intellectuelles l'inquiétude que peut susciter le souvenir d'une conversion souvent causée par la crainte ou l'intérêt. En outre, l'hostilité d'une partie du monde vieux-chrétien et bientôt les statuts de pureté de sang, forçant à dissimuler une ascendance devenue honteuse, entretenaient par là-même chez les nouveaux chrétiens la mémoire de ce passé juif qu'il aurait fallu oublier. On comprend que nombre de ces hommes (non pas tous, et encore moins tous de la même manière) aient été enclins à une remise en question de leur croyances, des institutions dont ils étaient désormais partie prenante et même de la « nation » à laquelle ils appartenaient. Nation par antonomase, le judaïsme ; nation par les faits et par la raison, mais qui pourtant les acceptait seulement à moitié : l'Espagne à laquelle ils appartenaient par leur langue et par leur environnement physique et social, leur statut politique de citoyens, de vassaux ou de sujets<sup>27</sup>. C'est en ces

---

<sup>26</sup> Carlos Bastos Vivanco, « Un texto inédito de Marcel Bataillon : Carta de éste a don Miguel de Unamuno », *Ínsula*, 1979, n° 394, p. 10.

<sup>27</sup> Les questions liées au sort des nouveaux-chrétiens, telles que l'influence possible de cette condition sur leur personnalité et leur empreinte spécifique sur les Lettres en Espagne, ont toujours préoccupé Bataillon et se reflètent dans nombre de travaux, dépassant largement la sphère de l'érasmeisme (déjà très large à ses yeux). D'où peut-être l'importance pour lui des études d'Américo Castro, qui a mis cette population au cœur de ses théories sur « la réalité historique de l'Espagne » ; avec Castro, il partage la prise en compte du rôle crucial des judéo-convers dans la culture du Siècle d'or, et en même temps il y apporte de nombreuses nuances et restrictions, fondées sur une autre conception de l'histoire, plus rationaliste ou plus prudente (ce qu'il appelle, après Castro lui-même, l'histoire horizontale), plus attentive aux faits et aux conjonctures, et en somme imprégnée encore par les historiens « maîtres de la rigueur méthodologique », Langlois, Seignobos, Fustel de Coulanges, qui dominaient la discipline en France au cours de ses années de formation : historiens

temps troublés que l'identité de l'Espagne eut à se définir ou à se redéfinir face à « Érasme », ou plutôt de à ce qu'Érasme représentait à ce moment-là : l'esprit de paix, la *Philosophia Christi* et, d'autre part, la raison philologique et l'ironie polémique contre la corruption de l'Église et du siècle. Bien que le concept d'identité dont nous usons et abusons aujourd'hui fût inconnu au XVI<sup>e</sup> siècle, la question de l'identité se pose en effet dans ce cadre historique.

Qui représente le plus authentiquement l'Espagne, un homme d'ordre, comme *fray* Luis de Carvajal, auteur de *l'Apologia monasticae religionis diluens nugas Erasmi* (Salamanque, 1528), défenseur contre Érasme de la théologie scolastique et du monachisme, franciscain et ascétique ? Ou un homme d'aventure comme Juan de Valdés, d'après Bataillon un érasmien et *alumbrado* (les inquisiteurs, non sans raison, le tinrent pour un disciple de Luther<sup>28</sup>), né à Cuenca, de petite noblesse et descendant de juifs convertis, qui à l'âge de vingt ans, fuyant l'Inquisition, quitta à jamais la Péninsule ? On sait qu'après un séjour à Rome comme agent politique de l'Empereur, Valdés s'établit jusqu'à sa mort à Naples, prenant le rôle de mentor spirituel d'un groupe d'Italiens, hommes et femmes, pour beaucoup de grande naissance et de culture supérieure, et goûtant l'amitié profonde d'une aristocrate que tous décrivent comme une beauté incomparable et un esprit sublime, Giulia Gonzaga. Ces deux personnages

---

qui méritent plutôt le nom de « positifs » que l'étiquette de « positivistes » que leur accola la génération postérieure, celle des *Annales* (Voir Charles-Olivier Carbonell, « L'histoire dite positiviste en France », *Romantisme*, vol. VIII, n° 21, 1978, p. 173-185). C'est pourquoi, avec beaucoup de curiosité et de respect pour le travail de Castro, et même beaucoup d'affection pour sa personne, Bataillon exprime son désaccord avec autant de fermeté que le permet la courtoisie : « Mais je ne suis guère disposé à croire que l'histoire "verticale" puisse arriver à définir des structures nationales formulables de manière univoque et simple. Lorsque vous arrivez à des formules telles que attitude personnelle, messianisme, utopisme, *más allá*, pour schématiser des mouvements espagnols divers et les rendre superposables, je ne suis pas convaincu » (Marcel Bataillon, « L'Espagne religieuse dans son histoire. Lettre ouverte à Americo Castro », *Bulletin Hispanique*, vol. LII, n° 1-2, 1950, p. 5-26).

<sup>28</sup> Carlos Gilly découvrit que le *Diálogo de Doctrina cristiana* (Alcalá, Miguel de Eguía, 1529) – ouvrage que l'on croyait perdu et que Marcel Bataillon publia, ayant trouvé un exemplaire à Lisbonne –, contenait des traductions de passages puisés dans divers écrits de Luther, de Mélanchthon et d'Écolampade : « Juan de Valdés : Übersetzer und Bearbeiter von Luthers Schriften in seinem *Diálogo de Doctrina* », *Archiv für Reformationsgeschichte*, LXXXIV, 1983, p. 257-305. D'après Massimo Firpo, le Valdés sectateur passionné d'Érasme présenté par Marcel Bataillon (1937) et repris par les générations suivantes de chercheurs, ou bien l'*alumbrado* disciple de Pedro Ruiz de Alcaraz qui trouverait à Naples une voie singulière vers la Réforme, indépendante des maîtres allemands et suisses (José C. Nieto, *Juan de Valdés and the origins of the Spanish and Italian Reformation*, Genève, Droz, 1970), cédaient ainsi la place à un Valdés différent, qui avait subi dès le début l'influence décisive des doctrines protestantes, et était engagé dans une propagande active de celles-ci, cachée habilement sous un déguisement érasmien capable de tromper des inquisiteurs d'hier et d'aujourd'hui. Massimo Firpo a consacré trente ans de recherches à réélaborer à partir de ces nouvelles données le personnage de Valdés et les personnalités italiennes qu'il croisa et qui, avec lui, portent la Réforme en Italie. Les derniers résultats sont consignés dans un livre paru parallèlement en anglais et en italien : Massimo Firpo, *Juan de Valdés and the Italian Reformation*, Farham, Ashgate, col. Catholic Christendom 1300-1700, 2015 ; *Id.*, *Juan de Valdés e la riforma nell'Italia del Cinquecento*, Roma, Laterza, 2016.

s'opposent radicalement dans leur style de vie et dans leur interprétation du christianisme, et le premier n'aurait pu que vouer le second au bûcher. Mais tous deux peuvent prétendre à une sorte de typicité hispanique ; Luis de Carvajal, qui n'écrivait qu'en latin et qui avait étudié à la Sorbonne, parce qu'il est un représentant assez digne du renouveau de la scolastique à Salamanque et parce qu'en réfutant Érasme et en souhaitant qu'on le mette hors d'état de nuire, il fait appel à un sentiment « national » avant la lettre :

¡Lejos de nosotros Erasmo y sus secuaces! ¡Que vaya a reunirse con los bátavos sus hermanos! Nosotros, los españoles, tenemos una fe pura y robusta que los chistes y habilidades de Erasmo no son capaces de corromper. Por eso, nuestro piadosísimo Emperador, escuchando el consejo de su Ilustrísima Señoría don Alonso Manrique, Arzobispo de Sevilla e Inquisidor General, ha prescrito que se examinen los escritos de Erasmo para determinar lo falso y lo verdadero de las ideas que contienen. Esto es cosa ya hecha en parte. La continuación no tardará<sup>29</sup>.

Mais Valdés n'est pas moins Espagnol ; au minimum par les liens très intimes et très forts qui l'unissent au castillan, langue dans laquelle il ne cessera d'écrire pendant toute la période italienne et qu'il vivait comme une nature, d'autant plus qu'il semble avoir fait partie de ces gentilshommes cultivés qui déchiffraient sans trop de peine les textes en latin mais ne maîtrisaient pas assez la langue pour s'y exprimer par écrit : « *La lengua que tengo me es natural y sin afectación alguna* ». On pourrait même croire que c'est en partie par amour de la langue qu'il écrit, pour les laïcs, pour ceux qui n'ont d'autre langue que le castillan, ce *Diálogo de doctrina cristiana* qui lui vaudra l'exil et qui est truffé de passages qui traduisent le latin de Luther, de Mélanchthon, d'Écolampade ; c'est parce qu'il passe pour maître de la langue que certains Italiens, qui représentent la noblesse la plus cultivée et de la plus haute magistrature de Naples, s'adressent à lui en voulant l'apprendre de ses lèvres<sup>30</sup>. Dans son

---

<sup>29</sup> Luis de Carvajal, *Apologia monasticae religionis diluens nugas Erasmi a Lodovico Carvaialo minorita edita* [...], Paris, 1529, fol. 15v : « Discedat Erasmus cum suo satellitio ; invadat Batavos suos. Nobis enim Hispanis syncera et robusta est fides, quam Erasmi cavilli ac versutiae non valent laedere. Unde piissimus Caesar ex consilio illustrissimi domini Alphonsi Manrici archiepiscopi Hispalensis, & inquisitorum Maximi praecepit ut examinarentur Erasmi scripta : ad declaranda eorum tum falsa dogmata, tum etiam vera : quod in parte factum est, & brevi fiet quod superest ». La citation que nous donnons (traduite de l'original latin) provient de Marcel Bataillon, *Erasmo y España*, México-Buenos Aires, Fondo de Cultura Económica, 1966, p. 324.

<sup>30</sup> Le dialogue où Valdés, à la demande de trois amis, dont les Italiens Martio et Coriolano, s'explique sur le bon usage du castillan circula sous forme manuscrite et ne fut publié qu'au XVIII<sup>e</sup> siècle par Mayans. En analysant la chronologie interne, Montesinos data sa rédaction de novembre 1535 à mars 1536 (Juan de Valdés, *Diálogo de la lengua*, éd. J. F. Montesinos, Madrid, Espasa-Calpe, 1946, p. XLIV). Encarnación Sánchez García a proposé récemment une identification des personnages qui y participent : Coriolano est Coriolano Martirano ; Martio, son frère, Bernardino Martirano, tandis que l'Espagnol, Pacheco,

*Diálogo de la lengua*, il puise les règles du bon castillan dans ces productions anonymes et populaires tant appréciées par les amoureux de l'Espagne et par la plupart des hispanistes : les *refranes* et *romances*.

Voilà peut-être où réside, pour Marcel Bataillon, le lien entre hispanisme et engagement qu'a souligné le livre de son fils Claude Bataillon<sup>31</sup>. À une époque où montent les nationalismes les plus dangereux, comme si le carnage de la Première Guerre mondiale n'avait pas suffi, l'Espagne est justement cette nation dont le problème fondamental consiste dans une hésitation entre le nationalisme, sorte de narcissisme régressif, et la nécessité pour elle évidente d'un dépassement : elle peut se prendre pour un idéal à jamais figé, ou regarder son « essence » comme un fait parmi d'autres, une « limitation d'infinies possibilités humaines »<sup>32</sup>. Le problème reste d'aimer passionnément sa nation et éventuellement d'autres aussi, comme Bataillon aime la France, l'Espagne et le Portugal (mais aussi bien peut-être, l'Allemagne, la Russie, et bientôt le Mexique, le Pérou et l'Argentine), tout en interrogeant son « individualité spirituelle » comme un fait « qu'il faudra circonscrire, peut-être dissoudre ». Ce n'est pas seulement par courtoisie et pour adoucir l'expression de son aversion au régime franquiste que Bataillon écrira des Espagnols qu'ils sont « *el pueblo más noble del mundo* », dans la lettre adressée en 1948 à l'ambassadeur de l'Espagne à Lima.

Il est certain que par ce choix d'un sujet de recherches, très médité, et qui n'a rien d'apolitique, la trajectoire intellectuelle de Bataillon entame sa première étape, à beaucoup d'égards décisive.

## L'ÉRASMISME, UN OBJET HISTORIQUE OU UN OBJET LITTÉRAIRE ?

Du reste, c'est de façon logique étant donné d'où il vient, de Normale et des Lettres classiques, que Bataillon aborde l'Espagne par l'angle relativement peu exploré à cette date de l'humanisme et de la Renaissance. Il est naturel qu'un jeune homme brillant rompu à la culture de l'Antiquité gréco-latine, culture qui n'appartient à personne et dont tous

---

demeure non identifié ; le lieu serait la résidence des Martirano à Leucopetra (Encarnación Sánchez García, « El *Diálogo de la lengua* a la luz de la identidad de Marcio (Bernardino Martirano) », dans Encarnación Sánchez García (dir.), *Rinascimento Meridionale. Napoli e il vicerè Pedro de Toledo (1532-1553)*, Naples, Tullio Pironti Editore, 2016, p. 137-178.

<sup>31</sup> Claude Bataillon, *Hispanisme et engagement...*, *op. cit.*

<sup>32</sup> Marcel Bataillon, « Introduction » à Miguel de Unamuno, *L'essence de l'Espagne* (voir notre citation un peu plus haut dans le texte).

revendiquent l'héritage, soit attiré par la période où l'Espagne, liant son destin à celui d'un empire, devient du même coup, malgré ses particularités, « classique ». Le pays est porté par un élan de conquête, et quand des velléités de repli se manifestent, comme lors de la révolte des *Comunidades*, elles sont vivement réprimées. Comme Érasme, l'Empereur est un personnage que l'on peut rattacher à l'Espagne mais qui la déborde de toute parts ; face au Gantois devenu Romain, et qui cultivera pendant la première moitié de son règne des rêves de monarchie universelle, un Batave « précepteur de l'Europe » (malgré la fracture de la Réforme).

Du reste, ce que l'on appelait Siècle d'or depuis le XVIII<sup>e</sup> siècle – une période de l'histoire espagnole aux bornes chronologiques controversées mais qui incluait à n'en pas douter le moment de floraison de l'érasme –, intéressait particulièrement l'hispanisme français, discipline qui, au moment où Bataillon commence sa carrière, avait conquis dans le paysage universitaire une présence mineure, mais solide et soutenue par le respect qu'inspiraient quelques personnalités (Alfred Morel-Fatio, Raymond Foulché-Delbosc, Henri et Ernest Mérimée). C'est dans les richesses du Siècle d'or que l'on pouvait puiser en langue espagnole des œuvres universellement connues ou méritant de l'être : patrimoine qui devait intéresser les Français parce qu'il était inextricablement mêlé au leur. Cette considération regardait les mystiques, les grands poètes comme Garcilaso et Góngora et les moralistes comme Gracián, l'œuvre de Cervantès, la picaresque et cette immense production théâtrale pour laquelle on avait décidé de garder le terme espagnol, perçu comme intraduisible, de *comedia* ; hors de la littérature, le Gréco, l'Escorial, Vélasquez. Autant d'objets chargés d'une importance évidente par les traces qu'ils avaient laissées dans la culture française et européenne, que devaient être capables de savourer des hommes cultivés, ceux que le lycée s'employait à former grâce à des professeurs qui devaient à leur tour leur formation à l'Université<sup>33</sup>. Ainsi s'explique que les travaux qui se rapportent au Siècle d'or aient dominé

---

<sup>33</sup> Voir Antonio Niño, « Los orígenes del hispanismo en Francia », dans Id., *Un siglo de hispanismo en la Sorbona*, Paris, Éditions hispaniques, 2017, p. 9-18. Bien sûr le développement de l'hispanisme dans les premières décennies du xx<sup>e</sup> siècle eut aussi des raisons moins immatérielles : peut-être, comme l'affirme Estrella Ruiz-Gálvez, l'intérêt politique que présentait l'Espagne aux yeux de la France puissance coloniale, en tant que « pont entre l'Europe et l'Afrique » : « La Península es el puente entre Europa y África. El paso para ese reino de Marruecos, que preocupa tanto. La Conferencia de Algeciras de 1906, el ulterior estatuto del Protectorado marroquí, tan desigualmente repartido entre España y Francia, todo ello hace que poco a poco el hispanismo aparezca como un movimiento cultural interesante políticamente, algo que no se puede seguir dejando a merced de las iniciativas privadas de unos universitarios más o menos románticos [...]. España aparece como una apetecible zona de influencia francesa y la proximidad africana acentúa el interés. No es, sin duda alguna, casual si muchos de los hispanistas franceses del siglo XX son universitarios que han

longtemps les organes de la presse scientifique dont s'était dotée la nouvelle discipline, comme la *Revue hispanique*, le *Bulletin Hispanique* ou la revue *Hispania*, alternant avec quelques études témoignant d'un intérêt sélectif pour la littérature contemporaine, et surtout avec des travaux consacrés au Moyen Âge, berceau commun des langues romanes et terrain d'exercice d'une philologie scientifique à l'autorité incontestée dans l'Europe du début du XX<sup>e</sup> siècle. C'est dans cet esprit que le maître de Marcel Bataillon, Ernest Martinenche, consacra une bonne partie de ses recherches à « l'influence espagnole » sur la littérature française, que ce soit à propos du théâtre « de Hardy à Racine » ou à propos du Romantisme français.

Dans ce contexte, la thèse de Bataillon s'écartait des habitudes dès lors qu'elle ne portait pas sur ces créations espagnoles du passé dont le mérite paraissait prouvé par leur retentissement dans la durée et par leur influence dans le reste de l'Europe. Elle s'intéressait à un phénomène de signe inverse : l'influence exercée en Espagne par une grande personnalité étrangère. Le cadre de l'enquête impliquait donc que la singularité de l'Espagne ne fût trouvée que dans l'accueil particulier fait à un auteur majeur du nord de l'Europe, et que le phénomène étudié eût d'emblée un caractère second, ce qui lui ôtait l'intérêt propre à une création, l'intérêt proprement littéraire, et donnait à la recherche et à ses buts une dimension prioritairement historique : d'où le sous-titre du livre, « Recherches sur l'histoire spirituelle du XVI<sup>e</sup> siècle », repris dans l'excellente traduction espagnole d'Antonio Alatorre, *Erasmus y España. Estudios sobre la historia espiritual del siglo XVI* (México, Fondo de cultura económica, 1950 et 1966). Tout naturellement, comme pour faire échec au soupçon de secondarité qui entache l'étude de la réception d'un auteur, *a fortiori* s'il s'agit de l'influence d'une œuvre étrangère s'exerçant sur un pays tiers, Bataillon appliqua, en toute bonne foi, une stratégie qui visait à révéler l'importance centrale de ce sujet en apparence périphérique. Tout d'abord, il ancrâ la réception d'Érasme par les Espagnols dans la grande histoire des mouvements religieux du XVI<sup>e</sup> siècle, présents dans le livre dans toute leur ampleur et leur profondeur. Ces mouvements sont considérés à partir de l'érasme espagnol, quitte à retrouver Érasme même là où il n'avait peut-être que faire, comme certains le lui ont

---

pasado por la experiencia de la estancia en el norte de África, la de Argelia y más tarde la de Marruecos. Por Argel iba a pasar Marcel Bataillon (1929-1937), como pasaron antes que él Alfred Morel-Fatio (1880-1885) y Fernand Braudel (1924-1932). Justamente, en 1926, Robert Ricard está en Marruecos y lo estará hasta 1943 » (Estrella Ruiz Gálvez-Priego (dir.), *Dámaso Alonso-Marcel Bataillon : un epistolario en dos tiempos*, Madrid, Fundación Universitaria Española, 2013, p. 17-18).



reproché. Ainsi la recension de Eugenio Asensio, « El erasmismo y los movimientos espirituales afines »<sup>34</sup>, qui a presque les dimensions d'un petit livre, reproche courtoisement à Marcel Bataillon d'avoir ignoré ou sous-estimé (entre autres choses) la place de la tradition franciscaine rajeunie par le contact avec l'humanisme et celle du renouvellement de la scolastique par Francisco de Vitoria et ses disciples, ou encore d'avoir voulu à toute force érassembler l'hébraïsme platonicien d'un fray Luis, ou les premiers pas d'Ignace de Loyola. Ces critiques amenèrent Bataillon à republier son livre avec de très nombreux changements mineurs, consistant principalement en additions et notes complémentaires, mais cette fois en espagnol, et moyennant un dialogue avec son traducteur mexicain Antonio Alatorre, pour lors un jeune philologue destiné à devenir un grand savant<sup>35</sup>. Ces révisions dont aucune ne changeait vraiment l'équilibre du livre ni ne modifiait ses thèses montrent la fidélité substantielle de l'auteur à son *Érasme*.

Dans ses dernières années, il préparait activement une réédition élargie pour refléter le travail de toute sa vie. Mais il est significatif que, d'après le témoignage de Gilles Bataillon, il préférât laisser la mise en ordre de toutes ces additions à ses héritiers et disciples. Quarante ans après la première publication, refusant, dans les faits si non en théorie, de voir sa thèse dépassée par le mouvement de la recherche, il rêvait ainsi d'assurer sa pérennité et ne voulait en aucun cas survivre à ce qui serait son état définitif. Ce rêve n'avait rien de chimérique, puisque, contrairement à la plupart des monographies savantes de l'hispanisme des premières générations, *Érasme et l'Espagne* est devenu un classique : un ouvrage d'érudition qui est en même temps un ouvrage de littérature au sens large. Sa lecture est recommandable même si on n'entend pas devenir spécialiste des questions qu'il traite, car

---

<sup>34</sup> Eugenio Asensio, « El erasmismo y las corrientes espirituales afines », *Revista de Filología española*, vol. XXXVI, 1952, p. 31-99. Ce travail a été republié à date récente avec des additions et une lettre-préface de Marcel Bataillon sous le titre *El erasmismo y las corrientes espirituales afines : conversos, franciscanos, italianizantes con algunas adiciones y notas del autor*, Salamanca, Seminario de Estudios Medievales y Renacentistas, 2000.

<sup>35</sup> De nombreuses additions dans le texte et dans les notes apparaissent dans la seconde édition en espagnol (México, Fondo de Cultura Económica, 1966). Elles sont reprises et complétées dans la réédition en français : Marcel Bataillon, *Érasme et l'Espagne. Nouvelle édition en trois volumes, par les soins de Charles Amiel*, Genève, Droz, 1991. Le premier volume est la reproduction exacte du livre de 1937 publié à Paris par la librairie Droz ; le second contient les différentes préfaces des rééditions effectives ou projetées de l'ouvrage et de très nombreux « Addenda et corrigenda », répartis en quatorze sections, correspondant aux quatorze chapitres de l'ouvrage primitif, suivis d'une bibliographie mise à jour ; le troisième volume d'« annexes », contient des travaux postérieurs sur l'érasme publiés sous forme d'articles ou de contributions à des Mélanges ou à des Actes de colloques. Cette édition posthume, à la charge de Daniel Devoto et de Charles Amiel, est décrite scrupuleusement par Jean-Claude Margolin, « Marcel Bataillon, Érasme et l'Espagne », *Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance*, vol. LIV, 1992, p. 427-439.

sans s'éloigner de la sobriété scientifique, en maniant des sources très nombreuses et variées, en n'affirmant rien sans preuves solides, le texte est animé par une flamme contenue, de sorte qu'il entraîne le lecteur dans le mouvement du récit et de la pensée. Il s'agit d'un livre captivant, irremplaçable pour aborder l'histoire « spirituelle » du XVI<sup>e</sup> siècle sous un angle hispanique<sup>36</sup>.

Personne n'irait nier que ce siècle ne soit central pour l'histoire du christianisme et pour celle de l'Europe puisque c'est alors que triomphèrent des Réformes qui entraînèrent une division entre Églises destinée à se pérenniser, cruciale dans toute la période moderne, peut-être au-delà. Là encore, l'Espagne, parce qu'elle ne fut pas gagnée, même partiellement, à la Réforme, mais devint au contraire l'adversaire le plus résolu de celle-ci, apparaissait un peu en creux, comme un pays tourné vers le passé, s'arc-boutant sur une unité « catholique » imposée au prix d'un étouffement de la pensée libre, ne se faisant remarquer, dans le concert des nations, que par son refus opiniâtre de nouveautés destinées fatalement à l'emporter et qui marquaient un progrès de la civilisation européenne. Qu'à cela ne tienne, Bataillon montra qu'il y avait bien une Réforme en Espagne, qui précède les Réformes protestantes<sup>37</sup>, ou plutôt une nébuleuse de mouvements spirituels d'une grande puissance qui cherchent à refonder la vie chrétienne et qui, malgré les échecs et les reculs, par-delà même l'interdit des livres, la

<sup>36</sup> En tant que classique, le livre en est resté à sa première forme, celle de 1937, et c'est ainsi qu'on le trouve actuellement chez Droz, dans un format et un prix accessibles, précédé d'une préface de Jean-Claude Margolin, dans la collection « Titre courant ». Dans une des recensions de l'ouvrage réédité en 1991, Geoffrey F. Nuttal remarque que ce n'est que de manière en partie illusoire que Bataillon et les gardiens de sa mémoire purent espérer changer fondamentalement le livre au moyen d'additions et de corrections : « He had not only continued to write about Erasmus and the Iberian Peninsula – his bibliography runs to nearly 600 items ; he had also amassed notes, addenda et corrigenda for a second edition of *Érasme et l'Espagne* – but he never could be persuaded to rewrite the book. One can see why. It has the “perfection” of a first, and major work by a scholar still young ; tinker with it and it could fall apart » (Geoffrey F. Nuttal, « Erasmus and Spain : the Vision of Marcel Bataillon », *Journal of Ecclesiastical History*, vol. 45, n° 1, 1994, p. 105).

<sup>37</sup> Le rejet de l'expression Contre-Réforme est l'un des leitmotifs des écrits de Bataillon, dont voici un exemple : « [...] l'humanisme chrétien signifie à nos yeux bien autre chose qu'une floraison des humanités, des études de langues anciennes – latin, grec, hébreu –, appliquées à la renaissance de l'antiquité chrétienne, biblique et patristique. Cette renaissance de la Bible et des Pères, au détriment de la théologie scolastique, a été certes un fait capital. Mais son importance décisive a été d'alimenter un intense réveil religieux par lequel le christianisme, au XVI<sup>e</sup> siècle, a été profondément renouvelé et bouleversé. Pour nous en tenir au trait le plus caractéristique et le plus saisissant, la découverte de saint Paul soutient et nourrit un mysticisme paulinien qui est au cœur de la Réforme protestante, qui est au cœur aussi de nombreuses manifestations de la réforme catholique si malencontreusement baptisée Contre-Réforme. La portion la plus vivante de la réforme catholique nous reste incompréhensible tant que nous y voyons surtout un mouvement de réaction contre les hérésies protestantes. Au centre des deux réformes, ou pour mieux dire des multiples mouvements de réveil dont elles sont faites, il y a la même vision paulinienne, la même image du corps mystique dont le Christ est la tête et dont les chrétiens sont les membres, les tissus, les cellules, la même foi dans l'incorporation au Christ sauveur, à la fois Dieu et homme » (Marcel Bataillon, *Les Jésuites dans l'Espagne du XVI<sup>e</sup> siècle*, éd. cit., p. 27).

surveillance et la délation, les procès et les lourdes peines, y parviennent en partie. Malgré les nuances apportées par la suite, il a toujours soutenu qu'Érasme et ses partisans étaient à l'avant-garde du combat de tout un siècle pour un christianisme plus fervent et plus libre, plus exigeant pour les élites et plus accessible au peuple. Or ce combat se déroule, en dépit de l'absence d'Érasme et de ses réticences envers l'Espagne, d'abord chez les Espagnols. La construction de Bataillon fait de l'Espagne tout autre chose que la réceptrice passive d'une action et d'une pensée nées ailleurs : elle devient le vrai théâtre où se joue le destin du programme utopique, iréniste, évangéliste de « l'humanisme chrétien », dont Érasme est la voix la plus retentissante, ou du moins l'un des premiers théâtres où ce drame se joue. C'est pourquoi l'ouvrage fait encore aujourd'hui partie de la bibliographie indispensable quand on s'intéresse à cette figure majeure de la Renaissance.

Dans un livre qui marque en Espagne la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, Menéndez Pelayo avait « inventé » l'érasme espagnol et avait traité, sous l'angle spéculaire des hétérodoxies, de nombreux thèmes auxquels toucherait plus tard Bataillon<sup>38</sup>. Ce dernier fait au contraire d'Érasme un point d'équilibre et un point de fuite et de perspective dans l'antagonisme doctrinal de Rome et de ses ennemis, faussé par les intérêts partisans des deux camps. Cela semble une constante dans sa manière de penser que de refuser les barrières tranchées, et d'abord pour des raisons éthiques, parce qu'elles divisent les hommes. Même si Bataillon s'en défend, sa position (celle d'un non-croyant plein de tendresse pour la foi chrétienne) a des affinités évidentes avec celle d'Érasme, qu'il conçoit comme un esprit profondément religieux, donc sérieux et tourmenté, et non pas comme un simple philologue, polémiste par jeu, tout à son amour des langues et de la rhétorique. Érasme ne cesse de blâmer ceux qui attisent la discorde parmi les chrétiens en prenant prétexte de désaccords dogmatiques abstrus et mesquins, et les accuse de lancer l'anathème sur leurs adversaires par orgueil de savants et pour servir les ambitions des princes, au lieu de placer le Christ et la charité au cœur de la vie chrétienne. Chez Bataillon, le refus des barrières tranchées a aussi des raisons professionnelles et intellectuelles, car il se trouve lui-même à la croisée de plusieurs disciplines et de plusieurs méthodes. Il se refuse à l'« histoire verticale » à la manière d'Américo Castro, qui réduit mille ans d'histoire de l'Espagne à un seul élan vital ou plutôt à

---

<sup>38</sup> Marcelino Menéndez Pelayo, *Historia de los heterodoxos españoles* (libros IV y V), Madrid, Librería católica de San José, 1880.

un seule obstination mortifère<sup>39</sup>. Mais il répugne tout autant à ces frontières chimériques que veulent tracer certains historiens amateurs entre le Moyen Âge et la Renaissance, et pire que tout, entre la Renaissance d'une part et, d'autre part, le Baroque et la Contre-Réforme (entendue comme une Contre-Renaissance)<sup>40</sup>. Enfin, il récuse les lignes de partage trop nettes en vertu d'une idée à laquelle il revient sans cesse : malgré les schismes et les déchirements entraînés par l'instrumentalisation politique du religieux, les aspirations à la réforme, qu'elles s'expriment dans le camp qui se dit catholique ou dans le camp dit réformé, naissent de la même « terrible inquiétude » d'hommes que la foi travaille et pour qui la perte de l'âme n'est pas un vain mot. Pour apaiser cette inquiétude, on trouve partout, chez les plus ardents, un même désir de retour aux sources, de purification et simplification des rites et des formes, d'intériorisation et de spiritualisation des croyances et des pratiques.

Le choix de son sujet, « Érasme et l'Espagne », et la manière de le concevoir l'amènent donc à construire une histoire spirituelle du XVI<sup>e</sup> siècle où l'Espagne tient une place capitale. Il se sert pour cela des documents directs de cette agitation religieuse dans laquelle la lecture d'Érasme fait office de ferment (procès, controverses, correspondances, traductions,

---

<sup>39</sup> Marcel Bataillon a été un grand lecteur d'Américo Castro ; longtemps il prit ses thèses très au sérieux et les discuta avec beaucoup de sympathie et de respect ; la « Lettre ouverte » de 1950 qui fait office de recension du livre de Castro, *L'Espagne religieuse dans son histoire*, en témoigne. Le ton paraît moins amène un an plus tard, bien que là encore plusieurs pages soient consacrées à rapporter et à faire comprendre les thèses de don Américo, cette fois sur Cervantès : « Le vitalisme antirationnel auquel s'est converti Castro le rend sensible moins à des structures apparentes, saisissables du dehors comme celles d'une architecture ou de ses motifs décoratifs, qu'à une forme secrète des personnages cervantins [...] et aussi au mystère d'un style élusif, qui semble fuir leur réalité au lieu de s'y poser » (Marcel Bataillon, « Publications cervantines récentes », *Bulletin Hispanique*, vol. LIII, n° 2, 1951, p. 157-175, cit. p. 165).

<sup>40</sup> Le Baroque était la bête noire de Bataillon comme de beaucoup de Français de sa génération, non pas qu'il n'aimât pas les artistes et les écrivains que l'on range dans cette boîte (à ce qu'il semble, il aimait Cervantès, Lope et, un peu moins, Calderón), mais il détestait la logomachie et l'irrationalisme auxquels l'invocation magique du Baroque servait de prétexte chez certains critiques et déplorait leur invention de pseudo-concepts tels que « l'homme baroque ». Il consentait à qualifier de baroque un style, surtout en architecture (du reste, d'après ses notes juvéniles sur Saint-Jacques-de-Compostelle, il en était facilement irrité). Comme étiquette de toute une époque et prétendue explication pour des phénomènes infiniment subtils et complexes, il le rejetait résolument. C'est ce qui ressort de l'un de ses deux cours du Collège de France publiés jusqu'à présent (1952-1953) : Marcel Bataillon, *Cervantes y el Barroco*, éd. cit. Ce livre est un témoignage très parlant de la personnalité et la manière de travailler de son auteur : inlassablement il lit des auteurs dont la méthode lui paraît inadmissible, les conclusions insoutenables. Il lit notamment Joaquín Casaldueiro ou Helmut Hatzfeld, chantres du Baroque littéraire en général et du Baroque de Cervantès en particulier, et il fait l'effort d'aller jusqu'au bout de la lecture, d'entrer à fond dans leur pensée, d'expliquer courtoisement son désaccord et même de retenir d'eux tout ce qui peut être retenu, en louant les qualités qu'ils démontrent y compris lorsqu'ils pèchent davantage contre le bon sens : tout cela sans ironie perceptible (ou si peu). Pour attester qu'il fut vraiment l'homme de paix et de débat qui n'a en vue que la vérité, rien ne dépasse ces efforts scrupuleux pour se démarquer d'une position sans faire la guerre à ceux qui la détiennent.

catéchismes, ouvrages édifiants ou apologetiques). Mais il se sert aussi, et de manière centrale, de la littérature.

Une série de chapitres qui scandent les deux tiers du livre est dédiée au retour de bâton dont fait les frais cet érasme qui semblait à deux doigts du triomphe avant 1527 : d'abord, à la veille du Sac de Rome, sous la forme presque rassurante d'une conférence ou *junta* des théologiens les plus renommés des universités de Castille, convoquée à la demande des représentants des ordres monastiques et que l'Inquisiteur général Manrique, sympathisant d'Érasme, espère tourner à la gloire de celui-ci (chapitre V) ; se traduisant dans un second temps par des procès qui n'aboutissent pas à des condamnations lourdes mais qui brisent cependant des vies et des carrières (chapitre IX) ; puis par des persécutions beaucoup plus rigoureuses, donnant lieu à des sentences de mort, et à une interdiction des principaux écrits du maître de Rotterdam (index romain de 1559), interdiction qui se maintient et s'aggrave jusqu'à la fin du siècle (chapitre XIII). Et pourtant, si Érasme entre dans une sorte de clandestinité, si une grande partie de son œuvre est mise hors-la-loi, les efforts de ceux qu'il avait inspirés ne sont pas réduits à néant. Chassé des débats théologiques et de la prédication, « Érasme » survit ou plutôt ne cesse de revivre dans la littérature, celle des ascètes et des mystiques, celle des *Exercices spirituels* et de la poésie dévote, mais aussi dans la littérature profane, dans le *Lazarillo*, chez Cervantès, chez Andrés Laguna, qui est pour Bataillon l'auteur de l'anonyme et génial *Viaje de Turquía*.

Dans *Érasme et l'Espagne*, qui se compose de quatorze chapitres, ces questions de littérature occupent les chapitres XI, XII, et XIV : « La stèle de l'érasme dans la littérature spirituelle », « La stèle de l'érasme dans la littérature profane », « Les derniers reflets d'Érasme ». Ces « derniers reflets » brillent chez des auteurs de la fin du XVI<sup>e</sup> siècle et du début du suivant, qui se trouvent parmi les plus grands : Benito Arias Montano, fray José de Sigüenza, fray Diego de Estella, fray Luis de León, Francisco de Quevedo et Miguel de Cervantès. Ces chapitres peuvent avoir l'air d'un simple appendice, ajouté par un souci d'exhaustivité propre à la thèse ou pour ne pas prêter le flanc à ceux qui n'y verraient pas suffisamment prouvée une compétence d'hispaniste. En réalité, ils jouent un rôle capital dans l'équilibre général de l'ouvrage : cette lecture d'œuvres littéraires entend montrer que le récit de la rencontre entre l'humanisme chrétien et l'Espagne ne s'achève pas par une réaction frileuse et brutale, donnant lieu à une fermeture hermétique, comme s'il ne s'était, en fin de

compte, rien passé. Il ne s'agit pas simplement d'accorder – comme l'avait fait Menéndez Pelayo – que survivent des traces « purement esthétiques de l'humanisme érasmiste et lucianesque »<sup>41</sup>. Au travers des qualités de l'imagination littéraire, de la mimésis et du style, et même dans cet humanisme *sui generis* dont les jésuites se font les promoteurs, les leçons d'Érasme, y compris sa conception d'une humanité en proie à la folie mais destinée à se transfigurer par son incorporation au Christ, survivent à l'interdiction de ses livres et au relent d'hérésie qui déshonore son nom en pays catholique. C'est à ce prix que la fièvre érasmienne des Espagnols, qui n'aura duré somme toute qu'un peu plus que vingt ans, peut avoir une dimension autre qu'anecdotique. Ce point de la survie d'Érasme par-delà l'interdiction est si important qu'il occupe le quart d'un texte rédigé en 1928, où l'on trouve déjà les grandes lignes de la thèse en préparation : l'introduction de Bataillon à l'*Enchiridion*, dans la traduction de l'Arcediano de Alcor, éditée par Dámaso Alonso<sup>42</sup>. Cette idée de la littérature (ou d'une partie de celle-ci) comme relayant les idées et, mieux que les idées, l'esprit, de l'humanisme chrétien à la manière d'Érasme, présente dès le moment d'élaboration de la thèse, ne quittera pas Bataillon et on la retrouve encore dans un travail qu'il publia en 1971, mais auquel il travaillait encore dans ses dernières années :

---

<sup>41</sup> Marcel Bataillon emploie cette expression à propos de Menéndez Pelayo dans un article tardif publié en hommage à Américo Castro. Il y admet jusqu'à un certain point les thèses de Castro sur un érasme de Cervantès qui n'est pas seulement fondé sur la similitude du goût littéraire (un certain esprit faussement naïf et très aiguë) ni sur une affinité philosophique (naturalisme et rationalisme) mais aussi sur une aspiration similaire à une réforme de la piété chrétienne. À partir de la prise en compte de certains documents, tels les inventaires de bibliothèque, et grâce à des analyses intertextuelles plus fouillées, il remet en question le succès, qu'il avait affirmé dans sa thèse, de la censure des écrits d'Érasme dans la seconde moitié du XVI<sup>e</sup> siècle. Dès lors la connaissance directe par Cervantès de certains de ces écrits, y compris de l'*Éloge de la folie*, ne lui semble plus exclue. Voir Marcel Bataillon, « El erasmismo de Cervantes en el pensamiento de Castro », dans José Luis Aranguren, Marcel Bataillon, Stephen Gilman, Pedro Laín Entralgo, Rafael Lapesa y otros (dir.), *Estudios sobre la obra de Américo Castro*, Madrid, Taurus, 1971, p. 191-207. Pourtant, on ne connaissait pas alors de traduction ancienne en castillan de l'*Éloge de la folie* ; depuis, on en a trouvé une à Amsterdam, une copie du XVII<sup>e</sup> siècle en usage parmi les juifs de la ville, mais dont l'original est manifestement du XVI<sup>e</sup> siècle : *Moria de Erasmo Roterodamo. A Critical Edition of the Early Modern Spanish Translation of Erasmus's « Encomium Moriae »*, éd. Jorge Ledo et Ham den Boer, Leiden-Boston, Brill, 2014.

<sup>42</sup> Erasmo, *El Enchiridion o Manual del caballero Cristiano*, ed. D. Alonso, prólogo de M. Bataillon. Y la *Paráclisis o exhortación al estudio de las letras divinas*, ed. y prólogo de D. Alonso, Madrid, S. Aguirre, 1932. Dans une lettre à Américo Castro datée du 23 octobre 1927, Bataillon expliquait le plan de son introduction et résumait ainsi la quatrième et dernière partie : « IV. *Del Enchiridion a los Nombres de Cristo*. El *Enchiridion* y el sentimiento religioso español en el siglo XVI. Cristianismo interior. Corriente valdesiana. Devoción ilustrada. Tendencia reformadora entre el Clero. Constantino. Carranza. La sospecha de iluminismo y la mística carmelitana. Iñigo de Loyola y el *Enchiridion*. La meditación metódica de los Ejercicios. Lo que queda de Erasmo después de Trento : el cristianismo interior y bíblico de Fray Luis de León. *Los Nombres de Cristo*, obra maestra de la *Philosophia Cristi* » (E. Ruiz-Gálvez-Priego, *Dámaso Alonso-Marcel Bataillon...*, éd. cit., p. 132).

Dans ce pays où la majorité des moines mendiants s'était mobilisée comme les théologiens sorbonniques pour mettre Érasme en accusation, une élite ecclésiastique et monastique n'avait pas craint de faire écho au « monachus non est pietas » comme à une mise en garde contre tout formalisme figé, contre ce qu'Érasme appelait le nouveau judaïsme des observances externes, et que cet éramisme avait pénétré assez profond pour laisser des traces jusqu'au temps de Philippe II, chez des maîtres de spiritualité de la réforme catholique comme Frère Louis de Grenade et Frère Louis de León et jusque chez l'auteur du *Quichotte* [...]. Ces dernières années [...] on retrouve des traces indiscutables de l'*Éloge de la Folie* en Espagne et, étant devenu moi-même plus sensible qu'autrefois à la force singulière de l'éloge de la folie par elle-même, où s'opère un troublant amalgame de la sottise, de l'aliénation mentale et de la folie de la croix, j'ai prêté plus d'attention au fait que la folie itinérante et communicative de Don Quichotte pourrait se ranger sous l'étendard de la Moria érasmiennne. De façon plus générale, je me suis demandé si quelques innovations géniales de la littérature narrative espagnole, récit autobiographique du naïf Lazarillo de Tormes, autonomie ironiquement octroyée par Cervantès à ses deux plus illustres créatures littéraires, ne pourraient pas devoir quelque chose ou tout au moins s'apparenter au surgissement de cette stultitia qu'Érasme a personnifiée pour lui faire faire son éloge à la première personne. En somme, et c'est le problème auquel je m'attaque aujourd'hui, la question est de savoir si le don d'Érasme à l'Espagne pourrait résider non seulement dans une certaine attitude religieuse et morale mais aussi dans les suggestions littérairement fécondes de la structure littéraire la plus mémorable qu'Érasme ait créée, création à laquelle, en fin de compte, il est redevable de son immortalité d'écrivain<sup>43</sup>.

Érasme, aussi bien comme maître de spiritualité que comme humaniste (en qualité d'introducteur de Lucien, d'auteur du *De copia rerum et verborum*, d'incitateur à la relecture de Sénèque, de Platon, de saint Augustin) et finalement comme écrivain, est pour Bataillon le meilleur observatoire pour comprendre cette Espagne qui semblait faite pour devenir la caisse de résonance de ses écrits. Cela se vérifie par l'accueil enthousiaste que beaucoup d'Espagnols (des lettrés et des clercs, des membres de la bourgeoisie cultivée, souvent nouveaux chrétiens, quelques représentants de la plus haute aristocratie, des hommes et quelques femmes) firent à son interprétation du christianisme, au point que l'empreinte de son esprit survécut à la cancellation répressive de son autorité ; mais cela se vérifie aussi parce que, peut-être mieux que personne, les Espagnols reprirent et transformèrent ses propositions en matière de rhétorique et de littérature, et tout particulièrement, ce personnage de la Folie à la fois drôle et pathétique, philosophe et insensée, babillarde et d'une éloquence sublime.

En somme, le dialogue entre Érasme et l'Espagne qu'institue Bataillon, si érudit et précis soit-il, est aussi une projection vers le passé du face-à-face entre le nationalisme et l'intellectuel qui ne veut pas se laisser limiter mais aspire à l'infini des possibilités humaines.

---

<sup>43</sup> Marcel Bataillon, « Érasme de Lazarillo de Tormes et de Don Quichotte en tant que créations littéraires (un problème d'influence d'Érasme en Espagne : l'*Éloge de la Folie*) » dans *Id.*, *Érasme et l'Espagne*, nouvelle édition en trois volumes, *op. cit.*, vol. III, p. 421.

C'est un dialogue qu'il invente en quelque sorte, dont il dilate l'importance au point de reconstruire toute l'histoire spirituelle du XVI<sup>e</sup> siècle espagnol à travers lui. Les pessimistes diront qu'il s'agit d'un dialogue de sourds, qui aboutit à une sorte d'impasse. Érasme tourne le dos à l'Espagne et l'Espagne finira par choisir ses moines et son Inquisition plutôt que ses *alumbrados* et ses humanistes, ses amoureux de Platon et de Lucien, de saint Paul et de saint Jérôme, qui partagent ainsi les goûts de l'Européen par excellence, Érasme. Mais a-t-elle choisi vraiment de se fermer, après la chute de l'érasme et sa condamnation, entre le Concile de Trente et les Index de Valdés et de Quiroga ? Cette fermeture, d'après Bataillon, n'est que partielle, elle n'a que l'apparence de l'hermétisme. Nous l'avons vu, dans les derniers chapitres d'*Érasme et l'Espagne*, il cherche à déceler la continuité de l'esprit érasmien évangélique, anti-dogmatique, ironique et compatissant dans la littérature, chez les poètes et les romanciers qui occupent un territoire moins surveillé que les théologiens et les spirituels et où l'on apprend à goûter une liberté par provision, suivant l'expression de Descartes. C'est pourquoi le livre s'achève sur Cervantès, probablement l'un des auteurs dont le goût a fait de lui un hispaniste<sup>44</sup>. C'est ainsi que s'opère une sorte de conversion (partielle, car Bataillon n'a jamais abandonné Érasme ni l'étude de la pensée et de la vie religieuses) vers l'étude de la littérature. C'est ainsi que l'on entre dans ce que l'on peut appeler, en observant ses publications, une deuxième étape de sa vie de chercheur et de sa vie intellectuelle.

---

<sup>44</sup> D'après ce qu'affirmait Bataillon dans sa thèse, Cervantès n'avait pu recevoir l'empreinte d'Érasme que de seconde main. Castro était convaincu, au contraire, que l'auteur du *Quichotte* avait bien lu Érasme (malgré l'interdiction pesant sur ses écrits), et c'est sur ce point que se produit la première friction entre les deux amis, à une époque où ils étaient pourtant d'accord sur l'essentiel : « Observo que insiste Ud., como es natural, en su idea de que Cervantes no pudo leer a Erasmo. Pero si Ud. ha podido hallar hoy un ejemplar de la *Doctrina* de Valdés, ¿sería imposible que un curioso como Cervantes viera traducciones aquí o allá? (¿por qué no en Italia?) Quedando unos ejemplares de esas versiones, con mayor motivo pudo hallarse en el siglo XVI. Creo que se mezclan aquí dos cosas : el hecho de que el erasmismo dé lugar a alusiones cautas, distantes, el que se conozca o no la obra de Erasmo. En estos momentos de vida inquisitorial para la pobre España leemos escritos prohibidos cuya tenencia da lugar a ir a la cárcel [...]. Las concordancias verbales entre Cerv[antes] y Er[asmo] (no solo en el caso de los *Adagios*) no sé que puedan explicarse de otro modo, a no ser que se mencione otro texto intermedio en cada caso » (*Epistolario Américo Castro y Marcel Bataillon*, éd. cit. p. 83). La lettre date de février 1929. On a vu que dans un article de 1967 en hommage à Castro Bataillon avait considérablement nuancé son opinion et, demeurant incertain quant à l'influence directe de l'*Éloge de la folie* sur Cervantès, constatait « la profonde parenté de la divertissante et rebondissante histoire de Don Quichotte et de Sancho avec l'éloge érasmien de la divertissante et multiforme sagesse qui cohabite avec la folie chez certains *stulti*, *insani* ou *moriones*. [...] S'il est vrai qu'Érasme a conféré une nouvelle profondeur à la conception morale traditionnelle du fou ou du sot détenteur d'une sagesse supérieure au sens commun, Cervantès, qu'il ait ou non lu la *Moria*, doit être considéré comme l'un de ses héritiers, en raison de l'humour et de l'amour avec lesquels il a traité Don Quichotte et Sancho, et aussi le Licencié de verre » (M. Bataillon, *Érasme et l'Espagne*, éd. cit., vol. III, p. 457-458).



## COURS DE LITTÉRATURE CLASSIQUE EN TEMPS DE GUERRE

Les Espagnols et les Portugais sur lesquels Bataillon se penche de préférence ne sont pas tels de manière exclusive et monolithique : ce sont des Judéo-convers comme Léon l'Hébreu, des réformateurs émigrés en Italie, comme Juan de Valdés, des Flamands d'adoption comme Vivès, des « cosmopolites » comme Damião de Góis, des hétérodoxes comme Servet, des médecins curieux et voyageurs comme Andrés Laguna ; des gens qui vivent et parfois meurent hors de la Péninsule, comme les membres des colonies marchandes portugaise et espagnole d'Anvers ou comme ces juifs portugais proto-sionistes qui s'embarquent à Venise pour aller vivre sur les bords du lac de Tibériade<sup>45</sup>. C'est à de tels personnages que se consacrent ses publications dans les décennies de 1930 et 1940<sup>46</sup>. Non pas cette Castille qui enferme et momifie l'essence de l'Espagne, d'après Unamuno, mais la périphérie, les marges, le monde des Espagnols d'autant plus Espagnols qu'ils vivent ailleurs et regardent vers un ailleurs. Il y a donc un tropisme vers les exilés qui contribue à expliquer l'amitié qui l'unit à Américo Castro et qui est en tout cas alimenté par la situation d'exilés bien réels et présents, que ce soit ceux de la dictature de Primo de Ribera, ou ceux, beaucoup plus nombreux et plus désemparés, si non désespérés, de la guerre et de l'après-guerre : des hommes que le jeune Marcel Bataillon avait rencontrés lorsqu'ils étaient encore en Espagne dès le premier voyage de 1915 ou lors du séjour à la Casa de Velázquez dans les années vingt, ou, après l'exil, au cours des voyages en Amérique qu'il commença en 1948<sup>47</sup>.

<sup>45</sup> À vrai dire, l'intérêt pour cette question date de l'après-guerre et a donné lieu, à ma connaissance, à trois articles : Marcel Bataillon, « ¿Melancolía renacentista o melancolía judía? », *Homenaje a Archer M. Huntington*, Massachussets, Wellesley College, 1952, p. 39-50 ; « Alonso Núñez de Reinosa y los marranos portugueses en Italia » (1957), dans M. Bataillon, *Varia lección de clásicos españoles*, Madrid, Gredos, 1964, p. 55-80 ; « Testigos cristianos del protosionismo hispano-portugués », *Nueva Revista de Filología Hispánica*, vol. XXIV, n° 1, 1975, p. 125-141.

<sup>46</sup> Voir « Honneur et Inquisition. Michel Servet poursuivi par l'Inquisition espagnole », *Bulletin Hispanique*, vol. XXVII, 1925, p. 5-17 ; compte rendu de J. A. GORIS, *Étude sur les colonies marchandes méridionales (Portugais, Espagnols, Italiens) à Anvers de 1488 à 1567*, *Bulletin Hispanique*, vol. XXVIII, 1926, p. 290-296 ; « Autour de Luis Vives et d'Iñigo de Loyola », *Bulletin Hispanique*, vol. XXX, 1928, p. 184-186 ; compte rendu de H. Pflaum, *Die Idee der Liebe ; Leone Hebreo*, *Bulletin Hispanique*, vol. XXX, 1928, p. 260-262 ; « Damião de Goes et Reginald Pole », *O Instituto*, vol. LXXIX, 1930, p. 21-27 ; compte rendu de *Cartas inéditas de J. De Valdés al Cardenal Gonzaga* (éd. J. F. Montesinos), *Bulletin Hispanique*, vol. XXXIV, 1932, p. 76-80 ; « Le cosmopolitisme de Damião de Goes », *Revue de littérature comparée*, vol. XVIII, 1938, p. 23-58.

<sup>47</sup> « Un hispaniste découvre le Nouveau Monde. Marcel Bataillon en 1948. Montage et introduction de Claude Bataillon », *Caravelle*, n° 87, 2006, p. 159-193.

Malgré de si visibles continuités, une seconde étape de sa carrière et de son travail débute lorsqu'il est nommé professeur de Langue et littérature espagnole à l'Université de Paris, en 1937, au lendemain de sa thèse. Il y restera jusqu'à sa nomination au Collège de France en 1945.

En dépit de la gravité effrayante des événements, Bataillon va s'affairer autour de la littérature espagnole pendant toute la durée de la guerre, puisque c'est pour cela qu'il a été engagé. À part la brève période de sa fuite en 1940, après la débâcle, et son tout aussi bref internement au camp de Compiègne à l'été 1941, il continue de mener à Paris sa vie d'universitaire français, chargé d'organiser la formation et le renouvellement des hispanistes. Il dit au fonctionnaire de police qui l'arrête : « Ai-je le temps de ranger et de mettre sous enveloppes certains documents ? Vous pouvez les voir : ce sont les archives du jury d'Agrégation dont je dois présider la délibération demain. – Prenez votre temps, nous ne voulons pas vous espionner, Monsieur le Professeur » répondent les policiers pleins de déférence<sup>48</sup>. Mais il ne s'agit pas seulement de faire son métier en bon serviteur de l'État. Au camp, il lit *Faust* en allemand, et parallèlement, il enseigne l'espagnol pratique et donne des conférences sur *Don Quichotte* pour ses codétenus, souvent des Russes extrêmement cultivés. Cervantès est pour lui une ancre, une certitude de quelque chose d'encore plus important que l'actualité humiliante et révoltante<sup>49</sup>.

Il vit cependant à Paris, à l'Institut et à la Sorbonne, dans l'inconfort et l'inquiétude très certainement, bien que l'on puisse imaginer que la perspective de plus en plus claire d'une défaite allemande l'aidât à supporter sa situation et celle de la France. Avant même la fin de la guerre, après la libération de Paris, il s'occupe de son élection au Collège de France. Il publie relativement peu pendant cette période, et deux des trois articles les plus substantiels (le reste étant des compte rendus, comme, du reste, les deux tiers de ses publications) portent sur des voyageurs, des vagabonds, comme si à travers eux il rêvait d'évasion : « Pérégrinations espagnoles du Juif errant » (*Bulletin Hispanique*, XLIII, avril-juin 1941) ; « Vagabondages de Celse Hugues Descousu, jurisconsulte bourguignon » (*Bibliothèque d'Humanisme et*

---

<sup>48</sup> C. Bataillon, *Hispanisme et engagement...*, op. cit., p. 149.

<sup>49</sup> Comme me le signale Maria Zerari, il a été démontré à plusieurs reprises dans ces années que la littérature donne parfois du prix à la vie, y compris dans des circonstances extrêmes : ainsi, dans le camp de Giazowitz, Joseph Czapski donna pour les officiers polonais, seuls survivants d'un massacre, des conférences sur Proust qui passionnèrent ses camarades, alors qu'il comptait sur sa seule mémoire du livre. Ces conférences ont été publiées après la guerre sous le titre *Proust contre la déchéance*.

*Renaissance*, vol. III, 1943). Il est indubitable qu'il souffrait de l'impossibilité de voyager en Espagne ou ailleurs, de correspondre, de tisser des liens au-delà des frontières de la France occupée et peut-être même du Paris occupé. C'est ce qui ressort, entre autres choses, des propos solennels tenus dans sa leçon inaugurale au Collège de France en 1945, ouvrant un cours sur « L'origine des Jésuites et l'Espagne des *Exercices aux Constitutions* » :

Non, ses recherches [celles de Morel-Fatio] n'ont pas vieilli. Mais le monde dans lequel elles ont été poursuivies a vieilli, lui, à un rythme accéléré, avant de finir par un effondrement. Nous sommes encore pris sous ses ruines, essayant de nous en dégager pour accéder à une vie nouvelle [...]. Quant à nous, qui venons de vivre un cataclysme et qui émergeons d'un chaos, nous qui, pour ne rien dire des difficultés quotidiennes, devons tricher avec l'office des changes et avec les valises diplomatiques pour nous procurer tel livre indispensable, nous espérons bien refaire la communauté internationale des savants sans laquelle nous ne concevons pas de vrai travail scientifique, nous entendons bien rester fidèles à la rigueur des techniques éprouvées. Mais nous savons le prix du temps. Nous serons peut-être moins prodigues de travail préparatoire, plus préoccupés de grands problèmes humains que ne fut l'âge d'or de la philologie<sup>50</sup>.

En 1945, Bataillon avait donc le sentiment d'émerger d'un chaos, et d'avoir travaillé, en ramant à contre-courant au milieu de difficultés croissantes, pendant que s'effondrait l'ancien monde de la civilisation européenne triomphante, celui où avait vécu dans une trompeuse tranquillité la génération de la fin de siècle, celle de Morel-Fatio, comme si elle disposait de l'éternité pour s'adonner à ses occupations érudites.

Les articles qui paraissent pendant la guerre sont basés sur une documentation trouvée bien avant. Celui sur les formes que prend en Espagne la légende du Juif errant (1941), qui dans toute sa première partie rassemble et interprète des sources littéraires, lexicographiques et parémiologiques, décrit dans la seconde un procès inquisitorial datant de 1547, celui d'Antonio Rodriguez ou Ruiz, « un homme vagabond et trompeur qui allait de village en village, abusant de la parole de Notre-Seigneur, trompant les gens, confessant hommes et femmes, et leurs soutirant deniers, anneaux, petites croix d'argent, à chacun ce qu'il pouvait ». Il disait « porter le nom de Juan Desperandios »<sup>51</sup>. Ce procès, Bataillon l'avait consulté en octobre 1935 à Madrid et il avait obtenu quelques mois plus tard des photocopies de quelques feuillets<sup>52</sup>. C'était donc un matériau mis en réserve et qu'il sortit de ses tiroirs au début de la guerre ou peu avant. Sa patiente collecte de témoignages littéraires lui permet de

---

<sup>50</sup> Marcel Bataillon, *Les Jésuites dans l'Espagne du XVI<sup>e</sup> siècle*, *op. cit.*, p. 50.

<sup>51</sup> Marcel Bataillon, « Pérégrinations espagnoles du Juif errant », *Bulletin Hispanique*, vol. XVIII, 1941, p. 105.

<sup>52</sup> *Ibid.*, p. 103, note 1.

vérifier qu'en Espagne le personnage folklorique « Juan de Espera en Dios » ou « Juan de Voto a Dios » sert un moment de truchement à celui du Juif errant. Il avait été longtemps admis que ce dernier, sous le nom d'Ahasvérus, avait surgi pour la première fois dans une lettre anonyme de quatre pages, se donnant pour un témoignage véridique et récent (équivalent de ce qu'on appelle en Espagne *carta noticiera*), qui parut dans des feuilles volantes imprimées dans plusieurs villes protestantes d'Allemagne et de Hollande au tout début du XVII<sup>e</sup> siècle, et qui connut un succès aussi foudroyant que durable. Cependant, des recherches menées à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle démontrèrent que cette fiction, pseudo-lettre et pseudo-nouvelle à sensation, n'était pas du tout le premier témoignage d'une légende qui était déjà formée à la fin du Moyen Âge, de sorte que la fameuse lettre ne fit que la fixer sous une forme particulière et servir d'amplificateur à cette version, surtout en pays germanique, en occultant les autres<sup>53</sup>. En Espagne, la silhouette de *Juan de Espera en Dios* peut être dessinée à l'aide de traces minces mais concordantes, entre la fin du Moyen Âge et la Renaissance, comme celle d'un pèlerin de la Terre Sainte, un saint homme doté d'une longévité exceptionnelle et d'une fortune de cinq « *blancas* » qui se renouvellent miraculeusement au fur et à mesure qu'il les dépense. Le personnage est attesté dans l'un des beaux livres marqués par l'humanisme chrétien que Bataillon affectionne, le *Viaje de Turquía*, et il aurait pour origine la « légende protoévangélique du disciple immortel du Christ, qui attend sur terre le retour de son maître » et qui porte le nom de l'apôtre bien-aimé, Jean. *Juan de Espera en Dios* est nettement distinct du « Juif errant », individu cruel qui insulta le Christ sur le chemin du Calvaire et qui, dès lors, fut condamné à errer jusqu'à la fin du monde, comme un témoin immortel de la Passion. La greffe de ce personnage de maudit sur celui, plutôt hagiographique, de *Juan de Espera en Dios*, fut, d'après Bataillon, de courte durée, comme si

---

<sup>53</sup> Comme l'indique Marcel Bataillon, sa principale source de renseignements sur la légende du Juif errant consiste en deux études de Gaston Paris, *Légendes du Moyen Âge*, Paris, 1903, p. 149-221 ; surtout en la seconde, qui rectifie et complète largement la première. Dans la première étude, qui date de 1880, il est dit que le Juif immortel (*der ewige Jude*, ou Juif éternel) est une invention du début du XIII<sup>e</sup> siècle, une pieuse et incroyable histoire qu'aurait racontée un évêque arménien en visite à l'Occident et qui fut recueillie dans deux récits monastiques très semblables rédigés en latin, dont celui du moine de Saint-Alban, Matthieu Paris (1228). Cette histoire oubliée aurait été réélaborée et réactualisée en Allemagne, en milieu protestant, au début du XVII<sup>e</sup> siècle, prenant alors seulement, par l'énorme succès du texte anonyme qui la rapporte (directement inspiré par le récit savant du XIII<sup>e</sup> siècle), son caractère de légende populaire antisémite. En revanche, la seconde étude, de 1891, affirme que « les deux légendes, parallèles et peut-être originaires identiques, de Malchus le Maudit (celui qui souffleta le Christ) et du Juif errant appartiennent primitivement au cycle de légendes locales formées à Jérusalem autour des traditions ou des fictions relatives à la Passion du Seigneur » (p. 193) ; leur caractère populaire et légendaire est attesté dans toute la période qui va du XIII<sup>e</sup> siècle au XVII<sup>e</sup> siècle : avant d'être allemande, la légende est italienne, provençale et même ibérique.

cette légende à résonance romantique n'avait pas pris racine en Espagne. Si la greffe eut lieu malgré tout, soutient-il, c'est à la faveur de certains imposteurs, comme cet Antonio Ruiz, qui se firent passer pour *Juan de Espera en Dios* auprès de dévots crédules, auxquels ils promettaient de dire, à Rome et à Jérusalem, des messes et des neuvaines pour le pardon de leurs péchés. Le jeune vagabond dont Bataillon exhuma le procès racontait aux victimes de ses escroqueries, des paysans des Monts de Tolède, familiarisés avec le nom qu'il se donnait de *Juan de Espera en Dios*, une histoire qui au contraire leur était nouvelle : qu'il avait rencontré le Christ sur le chemin du Calvaire ou « *calle de la Amargura* » et que sortant de sa boutique de cordonnier, il s'était donné des coups à la main avec une forme (outil de son métier) et avait outragé le Nazaréen, en lui disant « Va donc, va donc ! enchanteur, fils de l'enchanteuse ! » ; à quoi Jésus avait répliqué : « J'irai et toi tu resteras à tout jamais ». Or, d'après le témoignage de « Mari García la Veuve », cet Antonio Ruiz, pour attester la véracité de sa prodigieuse histoire, montrait une forme de cordonnier imprimée sur son poignet. Il avait pour compère et complice un Français nommé Pierre, ce qui expliquerait les éléments non hispaniques de la narration, éléments qui aboutissaient à embellir le personnage préexistant (*Juan de Espera en Dios*) avec cette affaire pathétique de péché, de malédiction et de repentir. Tout cela permet d'étayer la thèse de l'article : à savoir, que les propagateurs de la fable du Juif errant, qui serait née en Terre-Sainte au temps des croisades, furent des malins vagabonds et faux pèlerins qui exploitèrent l'ignorance dévote. La profession même de cordonnier que revêt le personnage, qui dans la première version attestée de la légende au XIII<sup>e</sup> siècle, celle que rapporte Matthieu Paris, était un portier du Prétoire, serait « un héritage des vagabonds du XVI<sup>e</sup> siècle qui colportaient cette histoire comme étant leur propre histoire et en montraient la preuve imprimée sur leur propre chair »<sup>54</sup>. En ces temps de persécution antisémite à échelle colossale où parut l'article, il n'est pas indifférent que Bataillon attribue l'une des fables les plus anciennes et les moins perverses inspirées par la haine pour les Juifs à l'imposture de certains marginaux et à l'ignorance des masses chrétiennes.

Même si elle présente beaucoup de points obscurs et des maillons peu solides, cette étude remarquable montre en tout cas qu'un objet qui intéresse la littérature mais aussi l'anthropologie et l'histoire – une légende – circule entre l'oralité et l'écriture et associe des affabulations à portée symbolique et pathétique avec d'autres, fondées sur la volonté de faire

---

<sup>54</sup> *Ibid.*, p. 122.

croire, sur la fabrication de témoignages : l'empreinte de la forme impliquant le métier de cordonnier<sup>55</sup>. Les affabulations ne sont pas nécessairement l'œuvre d'écrivains ni de lettrés de profession, mais elles viennent enrichir la littérature au sens restreint : c'est ainsi que le personnage du cordonnier insulteur du Christ se glisse dans une œuvre lucianesque attribuée à Cristóbal de Villalón, le *Crotalón*.

Si cet article, paru dans la période qui m'intéresse plus particulièrement ici, valait à mon gré qu'on s'y attarde, c'est comme un bon exemple des meilleurs fruits de la méthode de Bataillon ; à partir d'une enquête philologique (destinée expressément à compléter deux études « fondamentales » du grand médiéviste Gaston Paris), il fait servir les magnifiques documents bien espagnols que gardent les archives inquisitoriales à l'élucidation d'une énigme littéraire. De manière générale, Bataillon souhaitait comprendre le passé et les œuvres du passé en se rapprochant le plus possible de la vision que les acteurs de l'histoire et les auteurs des textes avaient d'eux-mêmes, en cherchant à se placer à hauteur de leur horizon, en discernant leurs buts et leur cheminements, et en reconstruisant en quelque sorte les phénomènes (les faits tels qu'ils apparaissent à ceux qui les vivent), d'où le terme de phénoménologie qu'il lui arriva d'appliquer (tardivement) à sa démarche. Avait-il réfléchi sur sa méthode de manière systématique ? Je ne le crois pas, du moins comme un *a priori* de ses recherches : il s'est livré cependant à des mises au point méthodologiques pour justifier sa manière et prendre ses distances avec des conceptions de l'histoire et des approches des textes qu'il ne partageait pas ; ainsi dans « L'Espagne religieuse dans son histoire » (1950), se démarquant d'Américo Castro ; dans « Dos concepciones de la tarea histórica, con motivo de la idea del descubrimiento de América » (1955), en prenant position contre la manière de faire de l'histoire d'Edmundo O'Gorman ; dans « Publications cervantines récentes » (1951), en soumettant à un examen critique des travaux d'Américo Castro cervantiste et de Joaquín Casaldueiro ; dans « Défense et illustration du sens littéral » (1967), en s'écartant de Roland Barthes et d'autres « structuralistes ». Dans la période où il a beaucoup travaillé sur l'Amérique, à partir de 1950, il mania le concept de métahistoire. La métahistoire est l'histoire de la conscience historique, à travers des documents qui dévoilent ce qu'était pour les hommes du passé le sens des événements dont ils étaient témoins et du devenir où ils

---

<sup>55</sup> Cette profession de cordonnier attribuée au personnage du Juif errant a pourtant des racines plus anciennes et profondes, qu'analyse dans un travail passionnant François Delpech, « De David Reubeni au Juif errant : dans les pas du Juif au soulier », *Revue de l'histoire des religions*, [En ligne], 1 | 2012, mis en ligne le 01 mars 2015, consulté le 01 octobre 2016. URL : <http://rhr.revues.org/7834> ; DOI : 10.4000/rhr.7834.

étaient plongés, un sens coloré de religiosité : d'où le fait que « métahistoire » soit un autre nom, moins connoté de croyance, de l'ancienne « histoire spirituelle »<sup>56</sup>.

Ce genre d'habiles tissages entre la documentation historique et les textes, qui devait lui sembler le sceau d'une recherche véritable, n'était plus possible à l'époque de la guerre, sauf, de façon marginale, dans les cas où il disposait de sources déjà collectées et mises en réserve. Mais il demeurait encore loisible de préparer des cours dignes de quelqu'un de sa réputation. L'investissement dans leur rédaction avait remplacé en partie ce qui était pour lui le « vrai travail scientifique » impossible en l'absence de « la communauté internationale des savants ». Dans les nombreux hommages à Bataillon et dans sa bibliographie, il ne semble pas être question de ces cours, qui pourtant survivent et méritent attention, ne serait-ce que par les circonstances de leur rédaction qui viennent d'être rappelées. En témoigne un petit gisement de manuscrits trouvés il y a trois ans dans les dépôts de la bibliothèque Marcel Bataillon, à l'Institut hispanique, par Madame Hélène Marché, actuelle conservatrice de celle-ci. Ce sont des autographes rédigés, selon toute apparence, entre 1939 et 1944. Il se présentent comme des liasses de feuillets *in octavo*, non reliés<sup>57</sup>.

---

<sup>56</sup> Voir, à ce propos, le travail le plus fouillé sur l'œuvre de Marcel Bataillon, celui de Jacques Lafaye, « L'itinéraire intellectuel de Marcel Bataillon : du sens littéral à la métahistoire », *Les cultures ibériques en devenir. Essais publiés à la mémoire de Marcel Bataillon (1895-1977)*, Paris, Fondation Singer-Polignac, 1979, p. 59-120. Il l'a sans doute repris en version espagnole dans *Un humanista del siglo XX: Marcel Bataillon*, México, Fondo de Cultura Económica, 2014, que je n'ai pas pu consulter.

<sup>57</sup> Yannick Barne, qui commence une thèse sur une partie du théâtre religieux de Calderón, s'est intéressé à l'un de ces cours, proche de son sujet, et est allé voir le fonds Bataillon aux Archives du Collège de France, grâce à l'autorisation aimablement donnée par M. Gilles Bataillon. Je le remercie de m'avoir communiqué les renseignements qui suivent, pris dans le catalogue de ces archives.

Le fonds contient des cours manuscrits d'avant-guerre, « un cours imposant » de 1938-39 intitulé « Philippe II, champion de la foi catholique », et cinq cours dans des cahiers « dactylographiés photocopiés » datant des années de la guerre :

- 1940-1941, « L'influence italienne dans la littérature, les arts et la vie sociale de l'Espagne de 1475 à 1560 » ;
- 1942-1943, « L'exégèse du *Quichotte* et l'inspiration quichottesque » ;
- 194 [ ? ], « La légende du Cid », dactylographié photocopié ;
- 1942-1943, « L'honneur dans la littérature espagnole du Siècle d'or » ;
- 194 [ ? ], « La satire comme genre autonome ».

Ces cours dactylographiés recourent donc ceux conservés dans les manuscrits autographes de la bibliothèque de l'Institut, mais pas de manière exacte. Il y a au Collège de France un cours en moins, celui sur « Le théâtre religieux en Espagne des origines à Calderón (1939-1940) », dont il semble que nous ayons seulement, par conséquent, l'autographe incomplet qui se trouve à la bibliothèque de l'Institut hispanique (il manque les quatre premiers chapitres sur un total de dix). En revanche, nous n'avons pas les manuscrits autographes de deux cours dont un exemplaire dactylographié photocopié se trouve au Collège de France : « La légende du Cid » et « La satire comme genre autonome ». Il est dommage que l'on n'ait pas trouvé de copie dactylographiée du cours sur le théâtre religieux, de celui justement dont l'autographe est mutilé : la débâcle

Les quatre cours sont les suivants, l'ordre étant en partie hypothétique, car je n'ai pas toujours pu dater avec précision et certitude ces documents.

## I. [Le théâtre religieux en Espagne des origines à Calderón] (1939-1940)

Il s'agit de deux paquets de feuillets qui se composent de plusieurs liasses numérotées. Ils sont rangés dans deux enveloppes adressées à Marcel Bataillon (rue de l'Abbé de l'Épée, il s'agit donc de correspondances personnelles) et portant un cachet de la poste illisible. Sur la première, au nom des Postes, Télégraphes et Téléphones on lit, griffonné à l'encre en travers de l'enveloppe : « 1939-1940 : Théâtre religieux. Chapitres V à VII ». Sur la seconde, au nom de « España peregrina. Dinamarca, 80. México D. F. », on trouve une inscription similaire : « 1939-1940 : Théâtre religieux. Chapitres VIII à X ». La date semble confirmée par le fait que c'est en juillet-septembre 1940 que Marcel Bataillon publia au *Bulletin Hispanique* son article « Essai d'explication de l'*auto sacramental* », qui a un lien évident avec ce cours. Les liasses, qui se composent de feuillets numérotés écrits au recto, sont les suivantes :

I.1. Titre : « Le théâtre religieux dans l'Espagne de Charles Quint »

Sous-titre : « Les *extremeños* Diego Sánchez de Badajoz et Micael de Carvajal. Naissance des représentations de la Fête-Dieu ».

82 feuillets numérotés (V [chapitre V] en haut à gauche).

I. 2. « Le Siècle d'or. Essor de l'*auto sacramental* et de la *comedia de santos* ».

100 feuillets numérotés (VI en haut à gauche).

Début : « Avec Philippe II, nous arrivons au moment où le théâtre religieux de l'Espagne, comme son théâtre profane, prennent les formes caractéristiques qui les distinguent dans la littérature universelle ».

I. 3. « Les *autos sacramentales* de Lope de Vega » (VII en haut à gauche)

I. 4. « Les *autos* de Calderón » (VIII en haut à gauche). 69 fol.

I.5. « La *comedia de santos* » (IX en haut à gauche). 102 fol.

I. 6. « Les drames du salut » (X en haut à gauche). 48 fol.

Début du chapitre : « Il vaut la peine d'étudier à part un certain nombre de *comedias de santos* dans lesquelles les interventions surnaturelles posent devant les spectateurs le

---

du printemps 1940 et le fait que le 11 juin Michel Bataillon prenne « la route de l'exode » expliquent peut-être qu'il n'ait pas donné à taper le texte ou que cette copie ait été perdue.



problème passionnant entre tous pour un auditoire chrétien, celui du salut ou de la damnation du pécheur. En effet, si ce problème apparaissait dans le théâtre espagnol, constamment posé et résolu de la même manière, ce théâtre exprimerait une certaine conception espagnole du salut, il constituerait une des expressions les plus typiques du sentiment religieux espagnol ».

À ce cours il manque les quatre premiers chapitres, qui parlaient vraisemblablement du théâtre médiéval en Europe et en Espagne, des moralités et des mystères, ainsi que des *autos* dits primitifs de Juan del Encina et d'autres auteurs de l'époque des Rois Catholiques.

## II. [Autour de l'Espagne italianisée] (1940-1941)

Ce cours se trouve dans plusieurs liasses de feuillets numérotés écrits au recto ; il manque des parties.

II. 1. « L'influence italienne en Espagne à l'époque de la Renaissance ». Sous-titre : « Esquisse historique des rapports politiques entre les deux péninsules au XV<sup>e</sup> et au XVI<sup>e</sup> s. ». 38 fol. Conservés dans une feuille in-4° pliée et dans une enveloppe du Crédit foncier d'Algérie et de Tunisie, adressée en recommandé à Bataillon, cachet de la poste 5 mars 1941. On lit au fol. 2 la phrase suivante, assez curieuse : « Avant de voir dans quelle mesure l'Espagne s'est mise à l'école de l'humanisme italien, il est utile d'examiner les principaux aspects de cet humanisme, car c'est un mouvement complexe, par certains côtés admirable et fécond, par d'autres factice, superficiel et quelque peu ridicule ».

II. 2. « L'humanisme au service de la sociabilité et des beaux sentiments. Le courtisan de Castiglione ». 120 feuillets écrits au recto. Dans la même enveloppe datant du 5 mars 1941 que le précédent.

II. 3. « L'École italianisante de poésie lyrique ». Liasse de 143 fol. écrits au recto. Dans cette liasse, qui n'est pas protégée par une enveloppe ni quoi que ce soit d'autre, on lit sur le premier feuillet : « I. Le moment et les poètes ». Début : « Comme toujours, quand il s'agit d'histoire culturelle et d'échanges culturels, il faut que nous travaillions sur un canevas d'histoire générale, que nous rappelions les grands mouvements qui ont mis les Espagnols et les Italiens en présence, qui ont amené les Espagnols à se mettre à l'école de l'Italie ».

Le texte s'arrête de manière abrupte en bas du feuillet 143, au milieu d'une phrase : « Dans cette voie du cultisme qui aboutit à Góngora et à la création d'un langage poétique entièrement différent de la prose, Garcilaso s'avance infiniment moins loin que... ».

II. 4. « L'influence italienne dans la littérature romanesque ». 105 fol. Dans une enveloppe de l'Association Guillaume Budé, cachet de la poste illisible. Écrit au crayon au verso de l'enveloppe : « Cours sur l'influence italienne 1940-1941 ? [sic] ».

Début : « La littérature de fiction en prose n'offre pas, à l'époque des Rois Catholiques et de Charles Quint, le spectacle d'une innovation décisive due à l'influence italienne et qu'on puisse comparer à la versification endécasyllabique [sic] en poésie [...] »

### III. [L'exégèse du *Quichotte*]<sup>58</sup> (1942-1943 ?)

Le cours autographe se trouve dans une enveloppe très détériorée des « Postes, Télégraphes et téléphones. Chèques postaux » adressée à « Monsieur Bataillon ». Bataillon écrivit ce cours et le suivant, que nous croyons postérieur, en utilisant le recto et le verso des feuilles, ce qui est certainement imputable à la pénurie et au rationnement de ces années. Il numérote cette fois les pages et non les feuillets.

III. 1 Feuille isolée en papier kraft où apparaissent un titre : « L'exégèse du *Quichotte* et l'inspiration quichottesque » ; et un plan en cinq chapitres : « I- Comment le *Quichotte* est devenu le Maître-livre de la littérature espagnole (32 pages). II- Les progrès de l'exégèse littérale. Les grandes éditions du XIX<sup>e</sup> et du XX<sup>e</sup> siècle (34 pages). III- La révolution romantique et l'exégèse ésotérique (78 pages). IV- La confrontation de don Quichotte avec la réalité. Le *Quichotte* replacé dans la perspective de l'histoire littéraire (115 pages). V- L'utilisation du *Quichotte* comme source d'inspiration (97 pages) ».

III. 2 « I. Comment le *Quichotte* est devenu le grand livre de la littérature espagnole ». 32 pages. Début : « Le sujet du cours de cette année est un des plus beaux qui puissent tenter un hispaniste. C'est le *Quichotte*, et le *Quichotte* enrichi de toutes les gloses qui en précisent le sens, de tous les harmoniques qu'il a éveillés dans la conscience de l'Espagne moderne et même des peuples hispanoaméricains ».

---

<sup>58</sup> Pour ce cours et pour le suivant, Jean-Pierre Étienve a eu la générosité de me communiquer des versions dactylographiées photocopiées, pareilles à celles qui se trouvent aux archives du Collège de France. Ces versions à la machine peuvent dater du moment même des cours ou avoir été faites un peu plus tard. Marcel Bataillon n'utilisait pas de machine à écrire et si ses manuscrits sont si lisibles c'est aussi, vraisemblablement, parce qu'ils étaient destinés à être remis à quelqu'un qui se chargerait de les taper. Le cours dactylographié porte en page de garde le titre : « L'exégèse du *Quichotte* et l'inspiration quichottesque ». En bas à droite : « Cours de Monsieur Bataillon. 1942-1943 ».

III. 3. « Les progrès de l'exégèse littéraire. Les grandes éditions du XIX<sup>e</sup> et du XX<sup>e</sup> siècle ». 34 pages.

III. 4 « La révolution romantique et l'exégèse ésotérique ». 78 pages.

III. 5 « La confrontation du *Quichotte* avec la réalité. Le *Quichotte* replacé dans la perspective de l'histoire littéraire » 97 pages. (papier quadrillé).

#### IV. [Le sentiment de l'honneur dans la littérature espagnole du Siècle d'or] (entre 1942 et 1944)<sup>59</sup>

Quatre liasses composées de feuillets quadrillés écrits recto-verso et paginés dans une chemise assez détériorée en papier cartonné verdâtre. On y lit, écrit au feutre : « Cours sur le sentiment de l'honneur dans la litt. espagnole du Siècle d'or manquent les 4 premières pages ».

IV. 1 Il manque en effet à cette liasse les quatre premières pages. Il est question de la problématique de l'honneur chez les moralistes (depuis l'Antiquité, à l'époque chrétienne et jusqu'aux casuistes de la Compagnie de Jésus)<sup>60</sup>.

IV. 2 « L'honneur dans la *comedia* ». Le chapitre commence par une analyse du thème de l'honneur dans des légendes épiques médiévales, en particulier celle des Infants de Lara et dans une pièce de Lope de Vega qui s'en inspire (*El bastardo Mudarra*). On passe ensuite au théâtre : Bataillon se livre à une analyse très construite d'une série de *comedias* qui mettent en jeu l'honneur. 216 pages.

---

<sup>59</sup> La version dactylographiée a une page de garde avec le titre simplifié : « L'honneur dans la littérature espagnole du Siècle d'or ». En bas à droite : Cours de M. Bataillon 1942-1943. D'après les copies dactylographiées, ce cours et celui sur les exégèses du *Quichotte* seraient de la même année. Il semble singulier que ces deux cours aux sujets si différents, si étendus et si riches, aient pu être rédigés en même temps. Le cours sur l'honneur semble postérieur à celui sur l'exégèse du *Quichotte* : c'est l'un des plus copieux et celui qui se rattache le plus manifestement à des articles publiés par Bataillon dans l'après-guerre. De plus, à un moment de la conclusion, on y lit : « Il y a une vingtaine d'années que j'ai appelé l'attention sur cet aspect de l'honneur dans un article intitulé « Honneur et Inquisition » (*Bulletin Hispanique*, 1925) ». L'expression paraît plus naturelle en 1944 ou 1945 qu'en 1943 même si l'argument, j'en conviens, n'est pas décisif. Par ailleurs ce cours utilise des feuilles quadrillées, contrairement aux précédents, comme la dernière partie de celui sur l'exégèse du *Quichotte*. Il se peut donc qu'il en prenne la suite.

<sup>60</sup> Le début apparaît dans la version dactylographiée, ce qui permet de voir l'intitulé du chapitre I du cours : « L'étendue et la complexité de la notion. La conception orthodoxe de l'honneur en Occident. L'héritage de la société féodale ».

IV. 3 À cette liasse de 90 pages il manque encore une fois les quatre premières. Il s'agit de l'honneur dans les nouvelles de Cervantès et de Maria de Zayas. Bataillon s'attarde ensuite sur la nouvelle de Lope, « La desdicha por la honra ».

IV. 4 « La critique de l'honneur. L'humanisme chrétien et le roman picaresque ».

IV. 5 « Conclusion. L'honneur espagnol. Sa place dans la psychologie et dans les mœurs des Espagnols du Siècle d'or ».

Les manuscrits sont parfaitement lisibles, dans une graphie limpide et maîtrisée de bout en bout, comme le sont la langue et l'écriture. Marcel Bataillon prenait certainement des notes de lecture et remplissait de nombreuses fiches. À partir de ces matériaux, il rédigeait d'une manière qui nécessitait peu de retouches. Celles-ci, se traduisant par de rares ratures, ajouts et substitutions, sont portées sur le texte en un second temps et ne rendent pas la lecture moins aisée. Les versions dactylographiées, que Jean-Pierre Étienvre m'a communiquées pour les cours III et IV, semblent des copies très fidèles et d'une correction scrupuleuse (je ne l'ai vérifié que sur quelques pages), faites par une personne cultivée, dactylographe très compétente, qui comprenait bien ce qu'elle copiait. Elles ne contiennent pas de corrections. D'après une communication de M. Gilles Bataillon, Mme Lucy Bataillon aurait tapé à la machine la thèse de son mari. Il n'est pas impossible qu'il en aille de même pour les cours en question.

Sur ces quatre thèmes, chaque cours est une sorte de promenade à travers les textes, une méditation personnelle suivant un plan très réfléchi. On a l'impression que le professeur Bataillon part à la découverte d'un territoire, en ayant un itinéraire et même une carte, mais ne sachant pas les paysages qu'il va contempler, qu'il s'attend à trouver aussi beaux que curieux : un délassément enchanteur. Les cours étaient sûrement plaisants pour ceux qui les écoutaient, et le sont encore aujourd'hui à la lecture. Et c'est qu'il y a chez lui, à la base de son activité philologique, un « plaisir du texte », différent certes, par son absence de connotation sexuelle explicite, de celui cher à ce Roland Barthes dont l'entrée au Collège de France n'emporta pas ses suffrages, même s'il l'accepta avec son élégance coutumière. De manière très disciplinée et rationalisée, c'est ce plaisir qui soutient la démarche de décrire, d'analyser, d'expliquer<sup>61</sup>. Des idées s'en dégagent, très subtiles mais avec une simplicité

---

<sup>61</sup> Marcel Bataillon justifiait toute son érudition historique par le service des textes et, par exemple, son entreprise de lire *La Celestina* « selon Fernando de Rojas », par l'idée que l'on éprouve « une jouissance accrue à comprendre mieux et à redécouvrir, autant que faire se peut, ce genre de plaisir qu'ont pris à l'œuvre

d'allure incroyable. Les cours pourraient être des livres (on fait des livres avec moins que cela) mais Bataillon ne publiait pas ce genre de choses. Il n'y a pas dans ces cours des données nouvelles mais on y trouve en revanche une réflexion d'excellente tenue sur des faits connus, adossés à des livres antérieurs qui devaient se trouver, déjà avant la guerre, dans la bibliothèque de l'Institut hispanique et/ou dans celle, personnelle, de Bataillon lui-même : par exemple, ceux de Ramón Menéndez Pidal et Américo Castro, dans le cas de l'honneur dans la littérature. Les références sont légion aux œuvres littéraires elles-mêmes, et c'est surtout de cela qu'est tissé le discours, qui enchâsse de véritables monographies, concises mais pénétrantes, sur plusieurs œuvres particulières. L'aspect méditatif de la promenade à travers ses textes est la contrepartie, peut-être, de la difficulté de voyager, de fureter dans les archives et dans les raretés des bibliothèques, d'échanger avec ses pairs, de publier.

On sait que quelques-uns des ouvrages les plus marquants de la philologie et de la théorie littéraire du xx<sup>e</sup> siècle ont été écrits pendant la seconde guerre mondiale par des auteurs d'une extrême intelligence et d'une vaste érudition que les circonstances tenaient loin des grandes bibliothèques, ou dans l'impossibilité de circuler et de consulter librement les fonds : ainsi le juif berlinois Erich Auerbach, réfugié à Istanbul en 1936, y produisit entre 1943 et 1945 son chef-d'œuvre sur le réalisme en littérature depuis Homère jusqu'à Proust : *Mimesis : Dargestellte Wirklichkeit in der abendländischen Literatur* (Berne, 1946). Ernst-Robert Curtius, un Allemand protestant et francophile, philologue de renom et militant pour des « Etats-Unis » d'Europe, se retira de la vie publique, mais non de l'enseignement, pendant les années du nazisme et de la guerre et écrivit dans cette demi-retraite un grand livre qui marquera l'après-guerre : *Europäische Literatur und lateinisches Mittelalter* (1948). Dans une situation incomparablement plus douloureuse, privé de sa chaire, condamné à des travaux de manœuvre, puis confiné dans un taudis surpeuplé et soumis à des mauvais traitements et à une menace de mort permanente, Victor Klemperer, romaniste et francophile lui aussi, écrivit à Dresde, entre 1933 et 1945, *LTI - Lingua Tertii Imperii : Notizbuch eines Philologen* (*La langue du Troisième Reich. Cahier de notes d'un philologue*), publié en 1947. Ce journal d'homme prisonnier et torturé est aussi un travail pionnier de la sémiologie politique et le manifeste d'un engagement. Par la revendication du titre de philologue et par l'usage du latin,

---

les contemporains de l'auteur [...] je souligne ce verbe [jouir] ouvertement hédoniste, en revendiquant notre droit à nous autres humanistes, qui ne sommes pas de purs savants, de ne pas séparer compréhension et jouissance » (Marcel Bataillon, *Défense et illustration du sens littéral*, London, The Presidential Address of the Modern Humanities Research Association, 1967, p. 4).

Klemperer défie la puissance écrasante des régimes totalitaires au nom de quelque chose d'aussi fragile que l'humanisme, et affirme la continuité entre la philologie des grammairiens de la Renaissance et celle qui se pratiquait, à la veille de la victoire de Hitler, dans les universités allemandes.

Ces œuvres célèbres sont des monuments de ce que peut la tentative de promouvoir une version contemporaine de l'humanisme, en se retranchant dans un lieu provisoirement abrité, qu'il ressemble à une tour d'ivoire ou à une cellule carcérale, pendant que la barbarie fait rage. Indépendamment de l'aspect héroïque qu'ils doivent à l'action de résistance, plus ou moins courageuse, dont ils sont les fruits, ces ouvrages tiennent leur magie de l'allègement du poids de l'érudition, et de la nécessité où sont leurs auteurs de se borner à un nombre de documents plus restreint qu'à l'accoutumée et de remplacer la nouveauté des sources par une application plus suivie et plus méthodique de leur imagination et de leur intelligence. Ils sont astreints en somme à un effort d'intériorisation de leur savoir qui relève de la méditation. Naturellement, nos trois cas sont différents de ce point de vue comme de tant d'autres : Curtius disposait, à l'université de Bonn, d'une grande bibliothèque, mise à profit dans la conception et la réalisation du livre ; Auerbach avait dans la bibliothèque de l'université d'Istanbul et/ou dans la sienne personnelle les grands classiques de la littérature occidentale ; Klemperer, demi-juif à demi-condamné, ne disposait à Dresde que des cahiers dont la découverte pouvait lui être fatale.

La comparaison des cours de Bataillon avec ces exemples est quelque peu hyperbolique, je le concède : ces cours ne sont pas des créations géniales, des livres qui donnent corps à une conception inédite de la littérature ou de la langue et, à première vue, ils n'ont pas été faits dans des conditions foncièrement différentes ni dans un esprit très différent que ceux qui les ont précédés dans l'avant-guerre. Ils ont pour vocation d'arpenter un certain champ de manière complète, suivant un ordre qui est souvent chronologique, où chaque période (chaque règne) se décline en genres : ainsi la poésie, puis la nouvelle (pour l'influence italienne) ; l'*auto sacramental*, puis la *comedia de santos* pour le théâtre religieux. Ces cours font donc ce qu'ils sont supposés faire : enseigner l'histoire littéraire telle qu'on la concevait depuis le XIX<sup>e</sup> siècle. De plus, le devoir professionnel forçait leur auteur à les élaborer, qu'il le voulût ou non. Néanmoins, leur qualité et par moments leur caractère inspiré donnent quelque crédibilité à l'hypothèse d'un surinvestissement dans cet enseignement qui compensait l'incertitude de l'avenir et les obstacles pratiques pour une recherche libre. D'ailleurs ils sont traversés par des questions, des problématiques qui dépassent la simple chronique d'une certaine catégorie de faits littéraires classés de manière banale.

Que cherche Bataillon dans ces explorations littéraires ? La manière dont un pays, l'Espagne, pose et résout de grandes questions esthétiques, morales ou existentielles : celle de la forme (à travers les relations avec l'Italie), du salut pour le théâtre religieux, de l'honneur comme propriété et comme aliénation ; enfin, en suivant le fil des exégèses du *Quichotte*, les Espagnols apparaissent comme le peuple d'un livre, un livre qui établit moins une foi qu'un doute, et moins une certitude qu'une ambiguïté. Ces questions sont élaborées de manière à chaque fois différente, mais toujours en appliquant l'analyse et le raisonnement à l'œuvre des poètes, des romanciers, des prédicateurs, moralistes, historiens et essayistes.

Y a-t-il un point commun entre la brutalité sauvage des outrages qu'on inflige et qu'on rend au centuple dans l'histoire des infants de Lara ; les maris caldéroniens qui peignent ou qui saignent leur déshonneur ; les maris cervantins que leur déshonneur fait mourir et non tuer ; les *villanos* qui affirment leur dignité en châtiant noblement les nobles qui la piétinent, les *pícaros* qui assument joyeusement leur infamie ? Quel est cet honneur qui prend des visages si différents et qui apparaît parfois comme un autre nom de l'orgueil des seigneurs et de l'esprit anti-chrétien de vengeance, parfois comme la préfiguration d'une dignité proprement humaine, démocratique, indépendante des questions de fortune et de rang, ou parfois encore comme un système de signes de pouvoir et de considération dont tout le monde connaît le caractère mensonger, mais qu'il faut reconnaître et savoir utiliser sous peine de mort sociale ? Voilà une question à laquelle cherche à répondre Bataillon au moyen d'un parcours des fictions romanesques et théâtrales du Siècle d'or qui fait intervenir un grand nombre de textes, dont certains sont analysés de façon approfondie et avec une acuité jamais en défaut.

L'année 1945 fait retentir dans la sphère personnelle la Libération avec une majuscule. Au Collège de France, Bataillon est affranchi de la plupart des contraintes de l'enseignement, en gardant tous ses privilèges : des ailes lui sont données pour la recherche. C'est dans la période qui suit qu'il va conquérir de nouveaux domaines, l'histoire des premiers jésuites (lors des deux premières années de cours au Collège de France)<sup>62</sup> et ensuite, celui, essentiel, de l'Amérique à l'époque des premiers évangélisateurs et chroniqueurs, et autour d'une figure, Las Casas, qui en face de l'empereur, joue le rôle d'intellectuel face au pouvoir

---

<sup>62</sup> J'entends les cours des années 1945-1946 et 1946-1946, dont le premier a été publié sous le titre *Les Jésuites dans l'Espagne du XVI<sup>e</sup> siècle, op. cit.*

qu'avait joué Érasme un quart de siècle plus tôt<sup>63</sup> ; le fait que le débat entre l'intellectuel et ses adversaires prenne dans les deux cas la forme d'une controverse formelle et officielle, organisée par le monarque ou ses représentants, est évidemment à noter. Du reste que la « *junta* » soit organisée dans les deux cas à Valladolid rend le rapprochement inévitable. S'il faut admirer cet élargissement du champ, rendu possible par l'excellente situation de Marcel Bataillon dans l'après-guerre, on peut observer que les cours des années de la guerre contenaient les germes de bien de curiosités et de réflexions ultérieurs : les articles sur Cervantès sont préfigurés dans le cours sur l'exégèse du Quichotte<sup>64</sup> ; les thèses sur la picaresque, développées dans la décennie de 1950, sont ébauchées dans le cours sur l'honneur, sans parler d'articles qui s'y trouvent presque intégralement<sup>65</sup>. En mettant la picaresque sur le même plan que les classiques de l'humanisme chrétien, dans le dernier chapitre de ce cours, il jetait les bases de sa principale thèse sur ce genre : à savoir, que le *pícaro*, loin d'être la transposition vériste de la réalité du monde des pauvres et des délinquants, réfléchit et déconstruit le malaise de la partie de la société qui n'est pas directement concernée par la misère, mais qui en revanche, souffre d'une oppression qui retentit dans la sphère subjective par la préoccupation de l'honneur. La perte de l'honneur, ce capital invisible qu'il est vital de conserver et d'accroître et dont la perte entraîne toute sorte de calamités, risque toujours de vous frapper, pour peu que l'on ait quelque tare secrète qui pourrait être dévoilée par hasard ou par la volonté d'un ennemi : un ascendant de sang impur ou ayant exercé quelque métier infamant, un scandale dans la famille, le fait d'avoir subi une offense sans pouvoir obtenir satisfaction ou encore le défaut de moyens économiques pour soutenir le rang dont on se prévaut. Le *pícaro*, qui est par définition vil et méprisable, totalement privé de ce capital d'honneur, plaisait, d'après Bataillon, aux lecteurs espagnols, précisément par sa gueuserie et souvent par une forme de cynisme, grâce à quoi il incarne une forme de liberté à l'égard de l'opinion et fait un pied-de-nez au qu'en-dira-t-on. C'est pour cela qu'il fait rire et permet une décharge libératrice en levant momentanément la dépense de

---

<sup>63</sup> Voir Marcel Bataillon, *Études sur Bartolomé de las Casas*, réunies avec la collaboration de Raymond Marcus, Paris, Centre de recherches de l'Institut d'Études Hispaniques, 1966, XXXIX. Les articles regroupés dans ce volume avaient été publiés en revue, sur une période de quinze ans, depuis 1951.

<sup>64</sup> D'ailleurs, à bien des égards, ce qui dans ce cours n'a pas été repris dans des publications préfigure des livres importants que l'on a écrit depuis sur Cervantès. Je pense particulièrement à celui d'Anthony Close, *The Romantic Approach to Don Quichotte. A Critical History of the Romantic Tradition in Quixote Criticism*, Cambridge, Cambridge U. P., 1978.

<sup>65</sup> Marcel Bataillon, « *La desdicha por la honra : génesis y sentido de una novela de Lope* », *Nueva Revista de Filología hispánica*, vol. I, n°1, 1947, p. 13-42.



refoulement qu'exigent la protection et la promotion de l'honneur<sup>66</sup> ; il intéresse aussi parce qu'il peut être l'occasion et le porte-voix d'une critique de l'aliénation et de la casuistique, frôlant l'absurde bien souvent, que le système de l'honneur entraîne<sup>67</sup>. La force de cette interprétation de la picaresque, qui a été largement acceptée, même si elle ne concerne qu'un corpus beaucoup plus restreint que le genre picaresque dans son ensemble, consiste à montrer une relation entre fiction littéraire et réalité sociale qui n'est pas de l'ordre de la copie : les *pícaros* ne sont pas une tranche de vie, des êtres que l'on peut rencontrer dans les rues de Séville ou de Tolède, même s'ils empruntent quelques traits extérieurs à des figures réelles de domestiques, de portefaix, de vagabonds ou d'escrocs. Comme *pícaros* ils sont une construction symbolique qui permet de représenter d'une façon détournée, et presque par un renversement total, la situation des hommes honorables pour qui l'honneur est un poids et un souci permanent. C'est évidemment une leçon simple, mais difficilement dépassable, sur la manière dont il convient d'envisager le rapport de la littérature au réel. Ceci explique pourquoi les domestiques, les parasites, les petits escrocs et les gueux qui abondaient partout en Europe n'ont engendré qu'en Espagne cette création notable qui consiste à les voir de l'intérieur, à construire leur subjectivité dans une fiction autobiographique.

Or cette leçon de méthode de Marcel Bataillon enseignant, à propos des *pícaros*, ce qu'est la littérature, appropriation à chaque fois unique d'un patrimoine universel et aussi limitation nationale, est ébauchée, avec la fraîcheur de la première fois, dans ces pages inconnues. Pour cette raison et pour bien d'autres, il vaudrait la peine de veiller à la conservation de ces manuscrits, et de faire plus largement connaître leur contenu, à la faveur de ce Centenaire de l'Institut qui vient de s'achever à l'automne 2017, et qui a pris tant d'ampleur grâce à la persévérance et à la capacité d'entraînement de sa directrice, Nancy Berthier, et des personnes qu'elle a mobilisées.

---

<sup>66</sup> Ce langage freudien n'est pas de Bataillon, mais nous ne pensons pas trahir sa pensée en décrivant ainsi les choses.

<sup>67</sup> Voir Marcel Bataillon, *Pícaros y picaresca : « La Pícaro Justina »*, trad. de F. B Vadillo, Madrid, Taurus, 1969, p. 175 : « Nuestra investigación nos autoriza ya a concluir que las preocupaciones por la decencia, la honra externa y las distinciones sociales penetran toda la materia picaresca y sirven para explicar sus complejos contenidos mucho mejor que una voluntad de pintar de modo realista los bajos fondos sociales ». C'est dans ce cours sur l'honneur que se forme la thèse de Bataillon sur la picaresque que j'ai tenté de résumer dans ce paragraphe.

